

**EHESS**

---

Le passage de l'expédition d'Oscar Baumann au Burundi (septembre-octobre 1892)

Author(s): Jean-Pierre Chrétien

Source: *Cahiers d'Études Africaines*, Vol. 8, Cahier 29 (1968), pp. 48-95

Published by: [EHESS](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4390989>

Accessed: 13/07/2013 07:12

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at  
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers d'Études Africaines*.

<http://www.jstor.org>

J E A N - P I E R R E C H R É T I E N  
*École Normale Supérieure du Burundi.*

## **Le passage de l'expédition d'Oscar Baumann au Burundi**

**(septembre-octobre 1892)**

Entre le 5 septembre et le 11 octobre 1892, le voyageur autrichien Oscar Baumann, qui arrive des bords du lac Victoria et qui doit se rendre à Tabora, fait un détour à travers le Burundi jusqu'à la rive septentrionale du lac Tanganyika. Cet aller et retour très rapide lui permet de découvrir certaines régions du nord et du sud du pays, et il peut se glorifier d'avoir été le premier Européen à avoir pénétré ce pays. L'événement peut être considéré comme « historique » au Burundi et faire partie de la chronique nationale. Baumann a laissé par ailleurs un ouvrage relatant son expédition et ses résultats, qui fut publié dès 1894 à Berlin sous le titre : *Durch Massailand zur Nilquelle*. Les récits des explorateurs ont souvent un ton quelque peu romanesque, destiné, en leur temps, à piquer la curiosité des lecteurs européens intéressés par le « continent mystérieux » et par les réalités coloniales. Mais notre propos n'est pas non plus de présenter un récit qui fut connu surtout du public allemand.

Cette expédition, à l'instar des autres voyages de ce type de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pose, en effet, une série de problèmes qui illustrent la nature des premiers rapports noués entre l'Europe conquérante et les sociétés africaines. Or il s'agit cette fois d'une expédition tardive (les « grands voyages » sont des années 50-70) qui se déroule au moment où le partage colonial est largement avancé, et dans un pays qui avait gardé, malgré tout, la réputation d'une contrée inabordable, et était en effet resté « intact » jusqu'à cette extrême fin du siècle. Le contraste présente donc dans ce cas un aspect caricatural, ou exemplaire si l'on veut, qui mérite d'être analysé. Nous envisagerons successivement trois points de vue :

— Celui des acteurs de la colonisation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : leurs idées sur l' « Urundi » et les mobiles qui ont abouti à cette première traversée de 1892 ;

— Celui de Baumann lui-même, l'explorateur d'une *terra incognita*, et les leçons qu'il tire de son voyage à l'usage d'une future colonisation ;

— Celui des Barundi eux-mêmes enfin, d'après ce que nous connaissons maintenant de leur pays et d'après les souvenirs que certains ont pu garder de cette époque. Le caractère relativement récent de l'événement (75 ans) permet, en effet, de recourir à la mémoire des anciens et à leurs récits.

« L'homme est pour ainsi dire tout entier dans les langes de son berceau », écrit Tocqueville au chapitre II de *De la démocratie en Amérique*. Certes toute l'évolution contemporaine de ce pays d'Afrique orientale n'a pas dépendu d'un événement qui a finalement laissé peu de traces. Mais le premier contact est très révélateur des ambiguïtés qui ont marqué la découverte réciproque des représentants de deux « univers » : celui de la colonisation allemande, de l'Europe industrielle, et ceux des collines du Burundi, de l'Afrique traditionnelle.

#### I. — CE QUE REPRÉSENTE L' « URUNDI » POUR LES MILIEUX COLONIAUX VERS 1890

L'actuel Burundi, appelé Urundi (d'après le swahili) par les explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, forme un ensemble homogène sur le plan naturel et humain qu'il convient de rappeler. Il coïncide avec le massif montagneux qui domine le nord-est du lac Tanganyika. Il est délimité par une série de cours d'eau qui font figure de frontières naturelles avec le Congo au nord-ouest (la Rusizi), le Rwanda au nord (la Kanyaru), et la Tanzanie à l'est (en gros, le cours inférieur de la Ruvubu, la Rumpungwe et la Malagarazi). Il est formé d'une série de quatre régions naturelles définies par leur altitude, leur relief et leur climat, successivement d'ouest en est :

— La plaine de la Rusizi et des bords du lac Tanganyika, une région basse (en dessous de 1 000 m), chaude et relativement sèche : l'Imbo ;

— La crête Congo-Nil et les massifs du Sud : une région élevée (à plus de 2 000 m), escarpée, fraîche et humide, couverte de forêts et de prairies de montagne : le Mugamba et, au sud, le Bututsi ;

— Des plateaux centraux (entre 1 500 m et 2 000 m) formés d'un moutonnement de collines séparées par des vallées à la pente irrégulière et dont les fonds plats sont occupés par des marais de papyrus ou des méandres : le Kirimiro au centre, le Buyenzi et le Bweru au nord ;

— Des régions déprimées à l'est (à moins de 1 500 m), plus chaudes et moins humides que le centre, avec des savanes évoquant déjà celles de l'actuelle Tanzanie et où les vallées sont occupées par de grands marécages ou par des lacs : le Bugesera au nord-est, le Buyogoma et surtout le Kumoso à l'est<sup>1</sup>.

Ce bassin montagneux, débouchant sur une plaine d'effondrement qui est plus une impasse qu'une voie de passage, se trouve, par ailleurs, abriter une population dont les traditions, les usages et la langue sont communs. Il y a une réalité « kirundi », qui déborde d'ailleurs sensiblement vers l'est les frontières indiquées ci-dessus.

### 1. *Au pays des « Monts de la Lune » ?*

Le relief du pays et le particularisme farouche de ses habitants expliquent sans doute l'aurole légendaire qui l'entoure aux yeux des premiers explorateurs venus dans les régions situées entre le lac Victoria et le lac Tanganyika. Il suffit de lire les paragraphes qui lui sont consacrés par Burton ou par Stanley. En 1858 Burton, arrivé avec Speke sur la rive orientale du lac Tanganyika, fait une excursion vers le nord jusque dans la région d'Uvira. Le Burundi lui apparaît au loin, sous l'aspect d'une ligne de montagnes. Il en parle en ces termes :

« Le royaume d'Ouroundi, situé au nord de l'Oujiji, a un développement de côtes d'environ cinquante milles ; c'est une langue de terre plate, d'une fertilité excessive, dominée, à peu de distance, par une ligne de montagnes enveloppées de verdure. Le sol s'élève à partir de la grève, se dirige vers le nord-est, et arrive à son point culminant dans le massif équatorial de Highlands, qui sous le nom de Karagouah, prolonge à l'ouest les Monts de la Lune. La résidence du mouami (chef principal) est située près de l'origine du Kitangouré, Kitangoulé, ou rivière du Karagouah, dont la source est au nord-est, à six jours de marche du Tanganyika (environ soixante milles). D'après les Arabes, l'établissement de Mouézi, le mouami actuel, est d'une grande étendue ; les cases en sont construites en rotin et les lions abondent aux alentours.

Le gouvernement de l'Ouroundi est monarchique dans toute l'acception du mot, particularité qui distingue cette province de toutes celles qui l'environnent. Son mouami peut, dit-on, réunir presque immédiatement un nombre considérable de guerriers qui font la terreur de ses voisins »<sup>2</sup>.

On notera le caractère flou des indications géographiques concernant la région située à l'est de la crête, le centre du Burundi étant

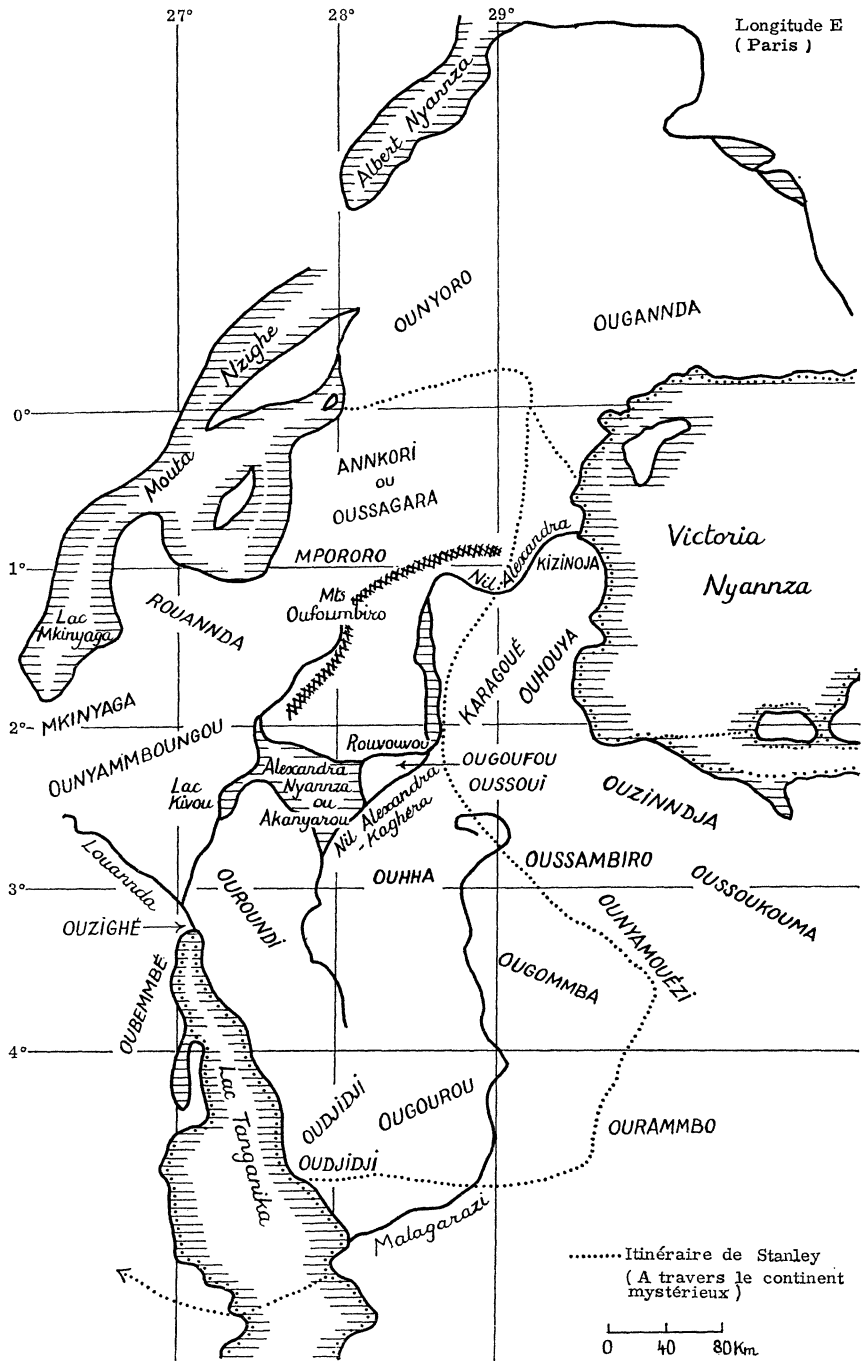
1. Sur la géographie du Burundi, cf. M. LARNAUDE, « Un haut pays d'Afrique, le Rouanda-Ouroundi », *Revue de Géographie Alpine*, 1950, pp. 443-473 ; et J.-P. CHRÉTIEN et J.-L. COIFARD, « Le Burundi », *Notes et Études Documentaires*, 3364, février 1967.

2. BURTON, *Voyages aux Grands Lacs de l'Afrique orientale*, Paris, 1862, pp. 478-479.

confondu avec le Karagwè et la résidence du *mwami* étant située près de l'une des sources de la Kagera (Kitangoulè). On notera aussi la résistance des indigènes à toute pénétration étrangère, le respect qu'ils inspirent alors aux Arabes, informateurs de Burton. On retrouve enfin l'expression « Monts de la Lune », tirée des affirmations de Ptolémée sur les sources du Nil et remise au goût du jour par la découverte de l'Unyamwezi, le terme de *mwezi* désignant la lune. Les rumeurs selon lesquelles l'« Urundi » était gouverné par un roi nommé Mwezi déplacèrent vers l'ouest la recherche des « Monts de la Lune », d'autant plus que les découvertes de Speke, de Baker et de Stanley au cours des vingt années suivantes firent la lumière sur le rôle des Grands Lacs dans l'alimentation du Nil Blanc, mais laissèrent dans l'ombre le réseau des cours d'eau affluents du lac Victoria et issus précisément des hautes montagnes du Rwanda et du Burundi. Stanley, qui avait constaté dès 1871 en compagnie de Livingstone que la Rusizi ne coulait pas vers le nord, mais se jetait dans le lac Tanganyika, essaya en 1876 de découvrir la source de la Kagera. Mais l'hostilité des Banyarwanda et la rapacité des Baha l'empêchèrent d'obliquer vers l'ouest au nord de la latitude d'Ujiji. « Après l'Ouhha, se trouvaient l'Ououndi et le Rouanda, pays impénétrables où l'étranger est considéré comme un ennemi », écrit-il dans *A travers le continent mystérieux*. Il renonce donc en avril 1876 à trouver la source la plus méridionale du Nil, il se détourne « en soupirant de cette région intéressante », c'est-à-dire des bords de la Kagera : il dit « adieu aux contrées qui alimentent le Nil »<sup>1</sup>. On voit que les hautes montagnes de la région des Grands Lacs attiraient les passionnés de la recherche des sources du Nil, mais qu'elles constituaient aussi un repoussoir. Vers 1890 le Burundi gardait la réputation d'un pays que l'on contournait, mais que l'on ne traversait pas.

Stanley est alors le dernier Européen à être passé dans ces parages et il laisse un matériel cartographique important qui sera pendant une dizaine d'années la référence de base des géographes et... des diplomates, au moment du partage de l'Afrique centrale. Il n'est pas inutile de situer de ce point de vue le Burundi. Reportons-nous à la carte de Stanley (carte 1), ou du moins à ses grandes lignes telles que nous pouvons les dégager de l'édition française de *A travers le continent mystérieux*. La cartographie des explorateurs portait notamment sur les réseaux hydrographiques. On peut faire différentes observations sur les tracés de Stanley, auxquels Baumann se réfère encore en 1892 (nous conservons pour la toponymie l'orthographe de l'édition française de 1879) : l'Akanyarou est assimilé à un lac, l'Alexandra Nyannza (comme on parlait du Victoria Nyannza) d'où sortirait aussi bien la

1. Cf. STANLEY, *A travers le continent mystérieux*, Paris, 1879, I, pp. 461-462.



CARTE I. — La région des Grands Lacs vue par Stanley.

Kaghéra que la Roussizi. Le lac Kivou serait une sorte de lagune sans importance. Au contraire, le Mouta Nzighè (c'est-à-dire le lac Édouard) se prolonge loin vers le sud sous le nom de lac Mkinnyaga. Le réseau de la Kaghéra, ou Nil Alexandra, est assez curieux : le « Nil » et la Nahouaronngo se jettent dans le lac Akanyarou, pour en ressortir sous la forme de deux émissaires (Kaghéra et Rouvouvou). Kaghéra et Rouvouvou sont d'ailleurs inversées par rapport à leur situation réelle de part et d'autre de l'Ougoufou (sans doute le Bugufi actuel). La Malagarazi prend sa source au nord du 3<sup>e</sup> parallèle. En ce qui concerne les pays, on notera la disposition particulière du Rouannda, de l'Ouroundi et de l'Ouhha. Celui-ci est déporté vers le nord, entre la Malagarazi et la Kaghéra, alors que le Buha se trouve à l'intérieur du coude de la Malagarazi. L'Ouroundi est resserré entre deux tracés de cours d'eau supposés correspondre à la Roussizi et à la Kaghéra. Quant au Rouannda il est reporté à l'ouest du lac Kivou et de la Nahouaronngo, alors que le Rwanda est à l'est du lac Kivu et qu'il est traversé d'ouest en est par la Nyabarongo. D'une façon plus générale, on note le décalage vers l'est de l'ensemble Roussizi-lac Kivou-Monts Oufoumbiro (les volcans des Virunga) et l'absence de reliefs importants entre cet axe et le Mouta Nzighè, comme si un vaste couloir reliait les lacs Albert, Édouard et Tanganyika. Ces confusions reflètent le caractère indirect des informations recueillies par Stanley au Karagwé, à la cour du roi Roumanika<sup>1</sup>. On ne pouvait espérer trouver dans les récits des indigènes la précision des géographes, notamment en ce qui concerne les localisations et la nomenclature (les lacs du Bugesera et les marais de la Kanyaru ont donné le grand et unique lac Akanyarou, tandis que le lac Kivu se scindait en une lagune Kivou et un lac Mkinnyaga, tiré du nom du Kinyaga, région du Rwanda située au sud-est de ce lac). Baumann pourra écrire à propos de son entrée au Burundi en septembre 1892 : « Cette fois-ci nous tâtonnions complètement dans l'obscurité, nous pénétrions dans une *terra incognita* au sens littéral du mot, un pays où la boussole était la seule étoile à nous guider »<sup>2</sup>.

## 2. Une marche-frontière entre deux domaines coloniaux.

C'est pourtant sur la base de cette géographie sommaire qu'en 1884 et 1885 les puissances coloniales tracèrent hardiment les limites de leurs zones d'influence. En revanche, la question des frontières attira l'attention sur ces régions. Il s'agit en l'occurrence de la définition de la limite entre l'État du Congo et l'hinterland de la Deutsch-

1. *Ibid.*, cf. surtout pp. 442-454 sur « la Société de Géographie du Karagoué ».
2. O. BAUMANN, *Durch Massailand zur Nilquelle*, Berlin, 1894, p. 77.

Ostafrika. On connaît le rôle de Léopold II dans le partage de l'Afrique centrale, on se rappelle aussi l'intérêt qu'il a toujours porté à l'Afrique orientale, les missions qu'il a envoyées avant 1880 vers le lac Tanganyika à partir de la côte de l'Océan Indien. Ce désir d'étendre la zone d'influence du Congo le plus loin possible vers l'est apparaît dans l'ambiguïté qui préside à la définition des frontières orientales de cet État<sup>1</sup>. L'accord du 8 novembre 1884 signé entre Léopold II et l'Empire allemand contenait une carte où cette frontière avait la forme d'une ligne incurvée vers l'ouest entre le Mouta Nzighè et le lac Tanganyika. Le Rouanda et le lac Kivou de la carte de Stanley étaient donc réservés à l'Allemagne. Mais la carte du traité signé avec la France le 5 février 1885 indiquait un tracé différent qui se révèle être celui des cours hypothétiques de la Roussizi et de la Nahouaronngo de Stanley. La Déclaration de Neutralité du 1<sup>er</sup> août 1885 confirmait cette nouvelle orientation en précisant que la frontière reliait l'extrémité septentrionale du lac Tanganyika à l'intersection du 30<sup>e</sup> méridien est et de 1<sup>o</sup> 20' de latitude sud, à peu près à l'emplacement des « Monts Oufoumbiro ». Le Congo s'appropriait le couloir hypothétique reliant le lac Édouard au lac Tanganyika, tout en annexant le Rouanda de la carte de Stanley. Si on reporte ce tracé sur la carte réelle de ces régions on s'aperçoit qu'effectivement le tiers occidental du Rwanda ainsi que la plaine de la Rusizi passaient au Congo (carte 2).

L'expédition Baumann, comme on le verra, n'avait pas de but politique. Mais la question frontalière fait partie des préoccupations implicites des colonisateurs allemands dans les années 90. La carte de l'Ostafrika, jointe au rapport adressé par le Département des Colonies<sup>2</sup> au Reichstag pour l'exercice 1891-1892, indiquait bien la frontière la plus occidentale. Les ambitions allemandes se manifestèrent surtout lors de l'affaire de l'accord anglo-congolais du 12 avril 1894<sup>3</sup>. Léopold II avait concédé à la Grande-Bretagne un corridor le long de la frontière (celle de la Déclaration de Neutralité) en vue de la construction d'une ligne télégraphique et d'un tronçon du chemin de fer du Cap au Caire. Les réactions des milieux officiels allemands à l'égard de cette concession furent beaucoup plus vives qu'on ne s'y attendait : elles révélèrent l'intérêt porté par Berlin au Congo et aussi l'hypothèque laissée sur la définition de sa frontière orientale. Ces premiers signes du long

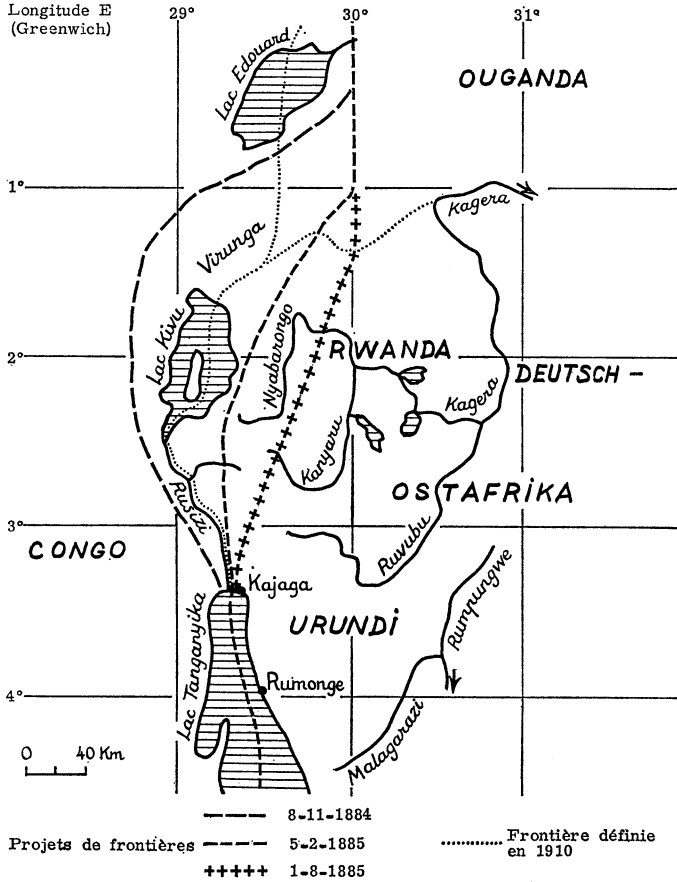
1. Voir entre autres W. ROGER LOUIS, *Ruanda-Urundi 1884-1919*, Oxford, 1963, chap. 1, pp. 3-8.

2. Cette carte, au 1/3 000 000<sup>e</sup>, est extraite du *Deutscher Kolonialatlas für den amtlichen Gebrauch in den Schutzgebieten*, publié à Berlin par D. REIMER, l'éditeur de Baumann. La Kolonialabteilung des Auswärtigen Amtes préparait pour la session parlementaire un mémoire annuel ou *Denkschrift für die Entwicklung der deutschen Schutzgebiete in Afrika und in der Südsee* (le *Berichtsjahr* allant du 1<sup>er</sup> avril au 31 mars de l'année suivante) : celui de 1891-1892 contient cette carte ; cf. DZA Potsdam, *Reichstag*, Bd 1053, 5.

3. Sur les détails de l'affaire, cf. ROGER LOUIS, *op. cit.*, pp. 30-40.



débat qui se développa à ce sujet jusqu'en 1910 apparaissent donc vers 1890 et Baumann n'est pas sans connaître le problème quand il se dirige « vers l'ouest, à la frontière du territoire protégé allemand »<sup>1</sup>.



CARTE 2. — La frontière occidentale de l'Ostafrika.

Sa carte en fait en tout cas mention : il y porte les deux limites de l'État du Congo, celle de novembre 1884 et celle d'août 1885. Et ses constatations sur le terrain apportèrent de nouveaux arguments à la thèse allemande.

Cette exploration se situe d'ailleurs au moment où la pacification de l'intérieur du continent, tant au Congo qu'en Ostafrika, est menée avec une particulière vigueur et où les deux administrations coloniales

1. BAUMANN, *op. cit.*, p. 68.

entament des progrès décisifs en direction du lac Tanganyika. Depuis la conférence de Bruxelles de 1890, la Société Antiesclavagiste participe à la lutte de la Force Publique du Congo contre les Arabes, et c'est en 1892 que commence le grand combat contre Tippou-Tib et Rumliza. Albertville est fondé en 1893, Uvira sera occupé en mars 1894. De leur côté les Allemands sont installés à Mwanza, Tabora et Bukoba et, en août 1893, le lieutenant Sigl, venu de Tabora, atteindra Ujiji<sup>1</sup>. Baumann apparaît un peu comme un explorateur attardé en période de conquête coloniale.

### 3. *Le rôle économique des Grands Lacs.*

Les buts officiellement impartis à l'expédition sont plutôt économiques. Cela peut surprendre si on lit le sous-titre de l'ouvrage de Baumann : « Voyages et explorations de l'expédition-Massaï du Comité Antiesclavagiste allemand dans les années 1891-1893 ». La raison sociale de l'affaire semble être d'ordre humanitaire. Mais la nature de ce *Deutsches Antisklaverei-Komitee* mérite d'être précisée. La réunion initiale de cette association fut convoquée à Coblenche le 13 mars 1891 par trois personnages : le comte von Brühl, *Landrath* et Directeur de la police, le *Bergrath* M. Busse et le *Commerzienrath* Spaeter. Un comité directeur fut choisi sous la présidence du prince de Wied. Il était composé de la façon suivante :

Président : le prince de Wied ; vice-présidents : M. Busse et le *Geheimer Commerzienrath* Langen ; secrétaire : le comte von Brühl ; trésorier : Spaeter ; membres : le procureur général Hamm, le comte von Hoensbroech, le *Justizrath* Sieger, le professeur en théologie Fabri. A cela s'ajoutait une commission de contrôle de deux membres : le directeur de banque Bronstin et le professeur de lycée Martini<sup>2</sup>.

Presque tous sont de Coblenche ou de Cologne. Ils viennent des milieux économiques et financiers, de l'administration, de la justice, des milieux intellectuels ; ils représentent en quelque sorte les cadres de la bourgeoisie rhénane. Le « comité directeur » (qui devint par la suite une « commission exécutive ») ne chercha pas, semble-t-il, à attirer de nombreux adhérents. Il prend plutôt la forme d'un conseil d'administration de société commerciale. Il a un objectif très précis : le lancement d'une « loterie antiesclavagiste » (*Antisklaverei-Lotterie*). Deux tirages furent prévus, l'un de 5 910 billets, l'autre de 13 020 billets qui devaient rapporter ensemble 2 400 000 marks au comité<sup>3</sup>. Cette

1. Sur la pacification de l'Ostafrika, voir entre autres K. INGHAM, *A History of East Africa*, Londres, 1962, pp. 177-180 et 191-192.

2. DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, Bd 1007 (1, 7 et 8).

3. *Ibid.*, 36 et 37.

loterie devait être autorisée par les différents États du Reich : les premiers à donner leur accord furent les ports de Lübeck (9 mai 1891) et de Hambourg (13 mai), puis la Prusse (26 juin)<sup>1</sup>.

Mais quelle serait l'utilisation de l'argent ainsi recueilli ? La lettre adressée par le comité à l'Empereur Guillaume II (15 avril 1891) nous explique les buts généraux de l'entreprise :

« Le développement de nos jeunes colonies allemandes, l'encouragement du travail et de la civilisation, la lutte contre le commerce d'esclaves, telles sont les nouvelles grandes tâches devant lesquelles s'est trouvée notre nation allemande ces dernières années. »

Elle ajoute que l'enthousiasme des pionniers ne suffit plus et qu'il faut réunir de l'argent « à fonds perdus » pour aider « les missionnaires, explorateurs, planteurs, éleveurs, artisans, techniciens, etc. » par « la création de moyens de communications de toutes sortes et l'établissement de stations »<sup>2</sup>. Autrement dit la lutte antiesclavagiste est située dans tout un contexte économique, dans une politique coloniale, comme un aspect de la « civilisation » morale et matérielle de l'Afrique. L'argent de la loterie est destiné à armer des vapeurs sur les grands lacs, à ériger des stations de protection, à étudier des tracés de chemins de fer, à établir des points d'eau, et, éventuellement, à créer des postes missionnaires et à recaser des esclaves affranchis<sup>3</sup>. Cette loterie suscita d'ailleurs certaines réserves chez les catholiques comme le montre le numéro de juillet 1891 de *Gott will es*<sup>4</sup> qui reproche aux promoteurs de négliger les missions au profit de stations militaires, de routes et de fontaines. Sans doute l'organe du « mouvement antiesclavagiste de langue allemande » voit-il dans cette loterie comme une concurrence faite aux collectes lancées par les mouvements inspirés par les initiatives du cardinal Lavignerie. Des rivalités confessionnelles interviennent sans doute : elles expliquent peut-être les tergiversations de la Saxe catholique concernant l'autorisation à donner. En tout cas la croisade antiesclavagiste aboutit avec notre comité aux projets très concrets que voici :

- Un sondage du lac Victoria : expédition Hochstetter ;
- Le lancement du vapeur *Peters* sur le Victoria : expédition Borchert ;
- *L'ouverture d'une route de la côte au lac Victoria : expédition Baumann* ;
- Le transport vers le Tanganyika par le Nyassa du vapeur *Von Wissmann* : expédition von Wissmann<sup>5</sup>.

1. *Ibid.*, 193.

2. *Ibid.*, 46.

3. Note pour les adhérents du comité (8.5.1891). Cf. *ibid.*, 44.

4. *Gott will es*, 7<sup>e</sup> année, 14<sup>e</sup> cahier, p. 421.

5. Décisions de l'Ausführungskommission du 7.11.1891, reproduites dans la *Nationalzeitung* du 8.11.1891 (DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, Bd 1016, 21).

On voit qu'il s'agit d'une véritable politique de développement de la navigation sur les Grands Lacs, et en particulier sur le lac Victoria. Le Tanganyika et le Nyassa ont aussi leur intérêt à l'époque puisqu'ils sont au cœur du trafic de l'ivoire et que les progrès des Britanniques et des Belges tendent à attirer ce produit de base du commerce oriental soit vers le Zambèze, soit vers le Congo. Mais leurs rivages sont encore mal contrôlés, alors que le drapeau allemand flotte sur les bords sud et ouest du Victoria, à Mwanza et à Bukoba. D'autre part, ce dernier lac présente plusieurs avantages : il est plus proche de la côte, une navigation sur ses eaux raccourcirait l'itinéraire est-ouest, la concurrence britannique est aussi menaçante dans ces parages que sur le Nyassa, enfin on peut obtenir de l'ivoire aussi en Ouganda. Le poste arabe de Kitangulè par exemple, près de la Kagera, est un carrefour de caravanes apportant de l'ivoire du Buganda, du Bunyoro, du Mpororo et aussi du nord-ouest du Congo<sup>1</sup>. A cette époque un Européen d'origine irlandaise et protégé par les Allemands fait du trafic dans cette direction, en concurrence avec les Arabes et les Banyamwezi (il est lui-même marié à une Munyamwezi) ; cet Irlandais nommé Stokes possède un navire sur le Victoria<sup>2</sup>. La liaison avec ce Grand Lac et le lancement d'un vapeur sur ses eaux apparaissent donc comme une première étape de la mise en valeur de l'intérieur de l'Ostafrika. Le rapport gouvernemental concernant l'Ostafrika pour l'exercice 1891-1892 définit bien en ce sens l'expédition Baumann comme devant être « l'exploration du pays et des conditions de circulation dans la partie nord du territoire protégé de l'Ostafrika, entre le Kilimandjaro et le Victoria-Nyanza »<sup>3</sup>.

On s'étonnera peut-être de voir l'orientation prise par la lutte antiesclavagiste. Plus que jamais, celle-ci apparaît en cette occasion comme le simple paravent d'une opération d'intérêt commercial. Le projet initial a, en effet, été lancé par la Société de l'Afrique Orientale Allemande. Baumann le reconnaît lui-même dans la préface de son livre. Les rapports d'activités de la DOAG<sup>4</sup> pour les années 1891 et 1892 le confirment. La société a lancé l'idée d'une reconnaissance vers le lac Victoria en vue de déterminer les possibilités de commerce et les facilités de circulation dans cette région. Sa filiale, la Société de Chemins de Fer pour l'Afrique Orientale Allemande (Eisenbahngesellschaft für Deutsch-Ostafrika) qui a ouvert la ligne de l'Usambara, participe à cette entreprise qui permettra de déterminer le tracé d'une éventuelle prolongation de la ligne Tanga-Korogwè alors en voie de réalisation. Quant à la « loterie antiesclavagiste », elle a accepté

1. *Denkschrift* pour 1893-1894. DZA Potsdam, *Reichstag*, Bd 1053, 36 (5).

2. *Ibid.*, 4 (53), 36 (5).

3. *Ibid.*, 4 (73).

4. DZA Potsdam, *Deutsch-Ostafrika Gesellschaft*, Bd 5 (4, 5, 56).

de prendre en charge ce projet. Les frais de l'expédition, qui se montèrent finalement à 80 000 marks<sup>1</sup>, furent couverts par elle, avec une participation de 35 000 marks de la DOAG<sup>2</sup>.

Cette reconnaissance devait aboutir à un progrès des échanges, favorable aux activités de la DOAG, mais la nature du futur moyen de transport restait indéterminée. Tantôt on évoque une ligne ferroviaire (par exemple dans le rapport adressé par la société au Département des Colonies le 7 octobre 1891)<sup>3</sup> et même une branche reliant Korogwè à Tabora. Mais il s'agit là de suggestions faites au gouvernement. Car, après avoir reçu l'appui de la « loterie antiesclavagiste » pour la définition des lignes, la société espère recevoir celui de l'État pour leur construction. A usage interne, on parle plutôt<sup>4</sup> de la création d'une route carrossable où les caravanes de porteurs pourraient circuler et où la société, par une sorte de monopole du portage, pourrait s'assurer de gros revenus. Cette proposition est particulièrement développée au Conseil d'administration de la DOAG par le même *Berggrath*, Busse, que nous avons déjà trouvé au comité directeur de la « loterie antiesclavagiste » ; on ne sera pas étonné que celle-ci ait chargé la mission Baumann d'« effectuer les travaux préparatoires à l'édification d'un chemin carrossable de la côte vers l'Ukerewe par le Kilimandjaro »<sup>5</sup>. Les activités de Busse témoignent de la liaison étroite qui existait entre ces différents organismes. Il appuie chaudement l'expédition Baumann tant au Comité Antiesclavagiste qu'à la DOAG ; il en suivra ensuite le déroulement et il essaiera d'en tirer les leçons pratiques. Cette expédition est donc au départ plus une mission économique qu'une véritable exploration.

#### 4. Oscar Baumann : La mentalité de l'explorateur.

Oscar Baumann, choisi en 1891 pour une mission d'ordre économique intéressant le lac Victoria, se retrouve à la fin du mois de septembre 1892 au bord du lac Tanganyika. Pourquoi ce « détour » ? Certes les expéditions du Comité Antiesclavagiste ont eu des fortunes diverses : von Wissmann renonça à faire passer son vapeur du lac Nyassa au lac Tanganyika, les autres missions envoyées vers le lac Victoria furent interrompues par des événements parfois dramatiques.

1. BAUMANN, *op. cit.*, p. 377.

2. Cet engagement était couvert pour moitié par la Eisenbahngesellschaft für DOA ; cf. rapport d'activités de la DOAG pour 1891. DZA Potsdam, DOAG, 5 (4 et 5).

3. Rapport de la DOAG à la Kolonialabteilung. DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, 259 (9).

4. Conseil d'administration de la DOAG, Berlin, le 3.5.1892. DZA Potsdam, DOAG, 5 (30).

5. Commission exécutive de la « loterie antiesclavagiste » du 7.11.1891. Cf. *Nationalzeitung* du 8.11.1891. DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, 1016 (21).

Baumann, au contraire, élargit le domaine de ses activités. Parti de Tanga, à la mi-janvier 1892, il arriva moins de trois mois plus tard sur les bords du Victoria. Après avoir exploré les régions proches de Mwanza, il devait prendre la route du retour par Tabora. Or on apprit en Allemagne en novembre 1892<sup>1</sup>, d'après un rapport de Baumann lui-même, que ce retour devait se faire non par « l'habituelle route des caravanes », mais par « une nouvelle route qui permette d'utiliser aussi le retour pour étendre nos connaissances sur le pays ». Le 20 décembre, Busse put annoncer, d'après un télégramme venu d'un correspondant à Bagamoyo, que Baumann était bien arrivé à Tabora le 6 novembre précédent. Son itinéraire est résumé de la façon suivante :

« [Il avait] quitté le Victoria-Nyanza au début d'août, il marcha d'abord vers l'ouest jusqu'à la région du Ruanda, à la frontière de l'État du Congo, puis se dirigea vers le sud, traversa la région de l'Urundi jusqu'au lac Tanganyika et de là il entama la route du retour, et il est entré en bonne condition avec son expédition à Tabora »<sup>2</sup>.

L'importance du détour n'est pas soulignée, comme s'il s'agissait d'une étape presque inévitable. Plus tard le but de l'expédition Baumann sera même rétroactivement fixé au Tanganyika<sup>3</sup>.

En fait il s'agissait bien d'une digression au sens littéral, d'une initiative personnelle de Baumann. Lisons les pages qu'il consacre à son départ du lac Victoria<sup>4</sup> : « Car à l'ouest, à la frontière du territoire protégé allemand, des étendues tout à fait inconnues m'attiraient, qui cachaient les dernières énigmes de l'antique problème du Nil. » Il reconnaît que les instructions qu'on lui avait confiées ne parlent pas de ces pays, « mais de telles instructions ne sont là que pour n'être pas suivies », ajoute-t-il.

La personnalité de Baumann a été sur ce point le facteur décisif. C'est un « voyageur éprouvé », pour reprendre les termes des dirigeants de la DOAG<sup>5</sup> qui veulent l'utiliser ; il a voyagé dans la région de l'Usambara avant son ouverture aux chemins de fer et aux planteurs (en 1888 et en 1890), il a été aux Stanley Falls, même en Afrique de l'Ouest<sup>6</sup>. Et en 1892 ce passionné des voyages se trouve aux portes d'une *terra incognita*, du pays des sources du Nil et d'un pays que Stanley, le plus prestigieux des explorateurs, n'a pas osé traverser.

1. DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, Bd 259 (75).

2. *Ibid.* (78).

3. Cf. par exemple P. LEUTWEIN, *Dreissig Jahre deutscher Kolonialpolitik*, Berlin, 1924.

4. BAUMANN, *op. cit.*, p. 68.

5. Dans un rapport à la Kolonialabteilung (7.10.1891). DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, 259 (9).

6. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 90, 93, 259, 260.

Aller plus loin que Stanley est un beau projet. C'est ainsi qu'il pénétra au Burundi, pays « qui ne laissait filtrer vers l'extérieur que des rumeurs obscures »<sup>1</sup>, puis s'aventura au Rwanda : « Royaume mystérieux [...], ce pays de légendes dont beaucoup de voyageurs avaient entendu parler, mais où aucun n'avait encore pénétré »<sup>2</sup>. « En tout cas je voulais le visiter », ajoute-t-il ! Le voyage pour le voyage, telle semble être la philosophie de Baumann et le patronage des différentes sociétés évoquées ci-dessus n'est pour lui qu'un moyen. Il manifestera d'ailleurs son indépendance en négociant directement avec l'éditeur Reimer (où travaillait son ami Vohsen) les conditions de publication de son livre et en demandant au Comité Antiesclavagiste le droit de toucher la moitié des bénéfices de la vente<sup>3</sup>.

Et surtout sa mentalité d'« explorateur des temps héroïques » transparaît dans le texte même de son ouvrage, dans l'enthousiasme avec lequel il raconte son arrivée à « la source du Nil », au pied des « Monts de la Lune »<sup>4</sup>, dans son insistance à rappeler qu'il achève l'œuvre de Speke et de Stanley<sup>5</sup>. La fierté s'associe chez Baumann à un certain esthétisme, le goût des beaux paysages, l'admiration pour la faune et la flore tropicales, le sens du pittoresque, de l'étrange, voire du comique des attitudes ou des situations. Son récit contient une série de descriptions significatives de cet enthousiasme du voyageur : les danses fortement rythmées des guerriers burundi, les chants mélodieux des femmes agitant des rameaux ; les paysages aux couleurs nuancées, avec les prairies des sommets, piquetées de bananeraies et cernées par les marais de papyrus ; la forêt de la crête, ses bambous et ses perroquets gris ; le village sur pilotis de la vallée de la Malagarazi ; la vue sur le lac Tanganyika :

« La vue qui s'offrait là est une des plus extraordinaires de celles que j'ai eues en Afrique. Devant nous, semblable à une mer intérieure, s'étendait le Tanganyika bleu foncé avec son ressac grondant comme au bord de l'océan. Derrière la rive bordée de palmiers luxuriants se dressait à l'est les vertes montagnes de l'Urundi, tandis qu'à l'ouest, semblant émerger directement des flots, se dressait la muraille puissante et sombre des montagnes d'Uvira »<sup>6</sup>.

Cela nous rappelle certaines descriptions de Burton ou de Stanley. Baumann est effectivement un explorateur des temps héroïques attardé en pleine période de partage colonial et de mise en valeur mercantile. Ses travaux pourront certes être utilisés par les diplomates

1. *Ibid.*, p. 77.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. Session de clôture du Comité Antiesclavagiste allemand (24.10.1894). DZA Potsdam, *Reichskolonialamt*, Bd 1016 (164).

4. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 88-89.

5. *Ibid.*, p. 148.

6. *Ibid.*, pp. 91-92.

et les négociants, mais, en attendant, c'est lui qui profite de leurs préoccupations pour aller visiter une des dernières contrées inconnues au cœur de l'Afrique, dans le Far West de l'Afrique orientale allemande.

## II. — LE BURUNDI DÉCOUVERT PAR BAUMANN

Voyons d'abord le point de vue de l'explorateur.

### I. *Les étapes du voyage.*

Le calendrier et l'itinéraire en sont faciles à reconstituer grâce à la précision de *Durch Massailand zur Nilquelle* et des cartes publiées par Baumann, soit dans son livre, soit dans les *Petermanns Mitteilungen*<sup>1</sup>. Une comparaison méthodique des noms de lieux (collines et rivières) portés sur ces cartes et de la toponymie actuelle<sup>2</sup> permet d'apprécier l'exactitude presque sans failles du tracé de son itinéraire, comme on peut le voir sur les cartes 3 et 4. Il est possible de distinguer cinq grandes étapes<sup>3</sup> :

— Le passage de la Ruvubu<sup>4</sup>, à la limite de l'« Ussui occidental » et du Burundi, à 50 km environ au sud de l'endroit où Stanley s'était éloigné de la Kagera<sup>5</sup>, ouvre de façon grandiose, comme on le verra, la première étape qui est une traversée des collines et des marais du sud du Bweru (5 au 10 septembre) ;

— Le passage de la Kanyaru, pour une courte excursion au Rwanda (11 au 15 septembre) ;

— La montée sur les premières pentes du Mugamba-nord, le long de la vallée de la Ruvubu, aboutit au pèlerinage à « la source du Nil » (du 16 au 21 septembre) ;

— La traversée de la crête Congo-Nil (appelée « *Missosi ya Mwesi* ») fait déboucher l'expédition sur la plaine de la Rusizi, et quelques jours de repos sont pris en « Usigé », sur la rive septentrionale du lac Tanganyika (du 22 au 30 septembre) ;

— Le retour se fait par le sud, à travers les prairies de montagnes du Mugamba-sud et du Bututsi, puis, par-delà les hauteurs rocailleuses

1. BAUMANN, « Die kartographischen Ergebnisse der Massai-Expedition des Deutschen Antisklaverei-Komitee », *Petermanns Mitteilungen*, 1894, Ergänzungsheft III, carte IV.

2. Pour la toponymie du Burundi, cf. F. M. RODEGEM, *Onomastique rundi* (ronéo.), Bujumbura, 1965 (chapitre consacré aux noms de lieux) ; et : Institut rundi de Statistiques, *Répertoire des collines*, Bujumbura, n.d. (ronéo).

3. Voir le récit dans BAUMANN, *op. cit.*, pp. 76-99.

4. Nous adoptons l'orthographe actuelle des noms propres, celle de Baumann en étant déjà très proche, sauf dans quelques cas, où nous employons les guillemets.

5. BAUMANN, *op. cit.*, p. 146.



du sud du Buyogoma, la redescente s'opère vers la vallée de la Malagarazi et le Buha (du 30 septembre au 11 octobre).

Le retour s'effectue donc très rapidement. Le passage au Burundi excéda à peine un mois, mais fut très chargé par de nombreux levés topographiques, différentes observations et le recueil de témoignages oraux, enfin et surtout par les problèmes posés par l'accueil de la population.

## 2. La cartographie se précise.

Il convient de comparer la carte de Stanley (carte 1) avec celle établie par Baumann à l'issue de son voyage (carte 3). Les principales modifications portent sur le réseau hydrographique et le relief, mais bien des confusions demeurent, dues au caractère hâtif du trajet<sup>1</sup>. On notera au chapitre des acquisitions positives :

— La disparition du lac Akanyarou de Stanley qui se révèle être un cours d'eau affluent de la Kagera, à la frontière du Burundi et du Rwanda (la Kanyaru) ;

— La mise en place du réseau de la Ruvubu et de ses affluents (Mubarazi, Ruvyironza...) ;

— La mise en évidence du coude de la Malagarazi et d'un certain nombre de ses affluents (Muyovozi, Musindozi) ;

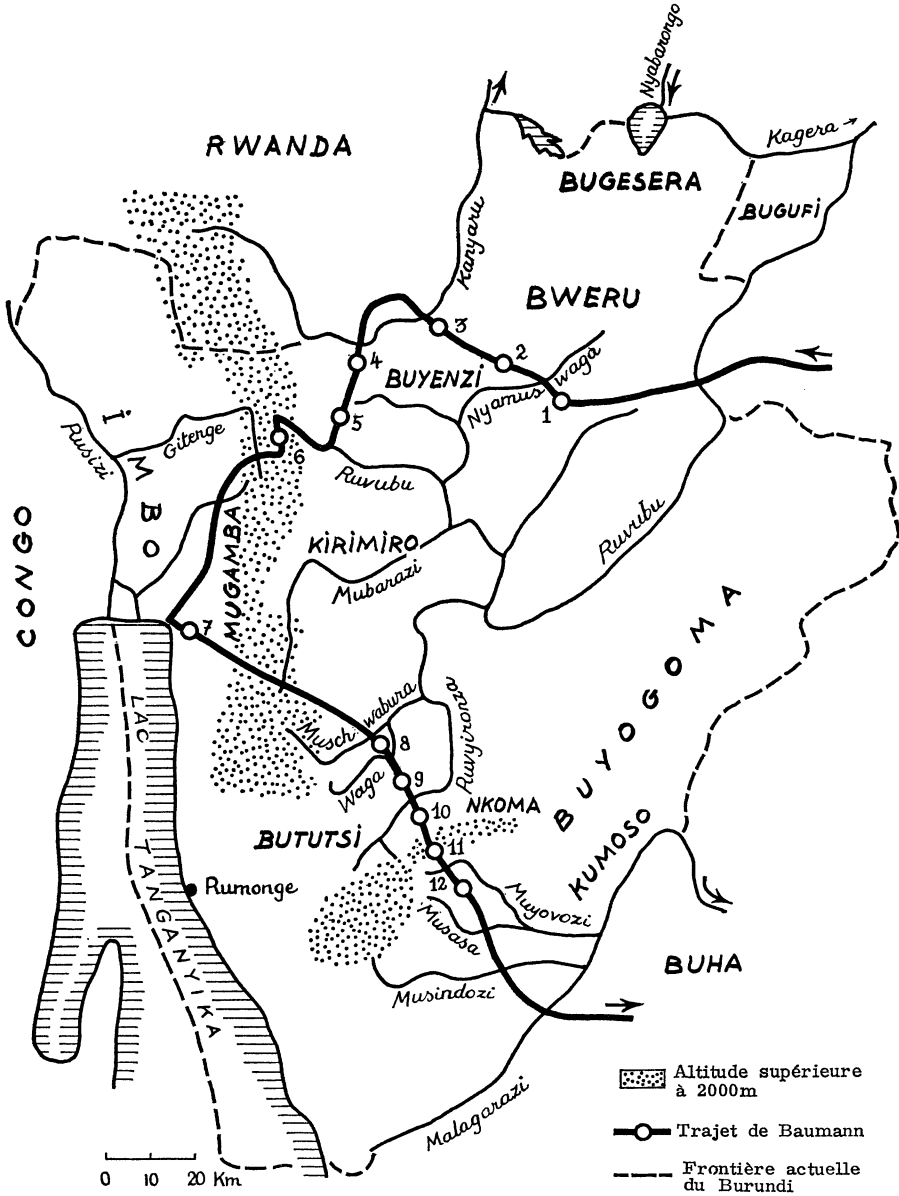
— L'accent mis sur le caractère montagneux du pays et en particulier sur la présence de la haute chaîne dominant le graben du lac Tanganyika et des autres lignes de crêtes du Sud, notamment de celles qui séparent le bassin du Congo du bassin du Nil (les « Monts Kangozi »).

Mais la carte n'est vraiment exacte (mises à part quelques erreurs de proportions ou de localisation) que sur le parcours de l'expédition. Le reste est hypothétique. Or l'itinéraire fait en quelque sorte le tour du bassin de la Ruvubu, à la limite de ceux de la Kanyaru, de la Rusizi, puis de la Malagarazi. La Ruvubu et ses affluents suivent des cours très sinueux dus aux ruptures de pente, à la morphologie des montagnes tropicales, à la présence de barres de quartzite. Tout cela n'a pu être observé et les tracés sont très simplifiés. D'autre part la cartographie des régions voisines, à l'ouest et au nord, reste très floue. La vallée de la Rusizi est divisée en deux réseaux dont l'origine reste inconnue. Le petit lac Kivou de Stanley, annexe du lac Akanyarou, a disparu avec ce dernier, mais le véritable lac Kivu est ignoré, malgré la rumeur selon laquelle un cours d'eau ou un lac « Kifu » existerait au pied des Monts Mfumbiro et alimenterait la Rusizi.

On note l'importance des problèmes hydrographiques dans ces observations. C'est que le but ultime est bien la délimitation du bassin

1. Sur les conclusions géographiques du voyage, cf. *ibid.*, pp. 144-155.





CARTE 4. — L'itinéraire de Baumann au Burundi.

du Nil, la définition des rivières qui sont tournées vers la Méditerranée et la localisation de « la source du Nil ». Pour Baumann, c'est la source de la Ruvubu. Il s'y écrie :

« Nous étions à la source de la Kagera, du plus puissant cours d'eau alimentant le Victoria-Nyanza, et que les Anglais nomment Nil-Alexandra parce qu'il est aussi le fleuve originel du Nil ; nous étions à la source du Nil »<sup>1</sup>.

Il renchérit dans son chapitre géographique :

« Autant on pourrait toujours réfléchir au problème de la source du Nil, autant il est sûr que l'expédition-massaï du Comité Antiesclavagiste allemand a soulevé les derniers voiles et que le ' Caput Nili Querere ' appartient dès lors définitivement au passé »<sup>2</sup>.

Il ne dénie pas la gloire de Speke et de Stanley, il les remercie même, car en poursuivant leur route, il a pu, dit-il, « être le premier Blanc qui ait vu la source du Nil ». Sur quoi fonde-t-il cette conviction ? Sur l'évaluation sommaire du débit de la Kagera en aval du Burundi comparé à celui de la Ruvubu et à celui de la Kanyaru aux endroits où il les a traversées. Il a constaté que la largeur et la profondeur de la Kanyaru étaient inférieures, mais il néglige l'apport de la Nyabarongo. En fait, il se fonde surtout sur un ensemble de traditions : les Anglais ont dénommé la Kagera « Nil-Alexandra » car, dit-il,

#### L'ITINÉRAIRE DE BAUMANN AU BURUNDI

(Cartes 3 et 4)

| <i>Numéro</i> | <i>Lieu cité par Baumann</i> | <i>Colline correspondante</i> | <i>Commune moderne (délimitations de 1960)</i> |
|---------------|------------------------------|-------------------------------|--|
| 1             | Uramba                       | Muramba                       | Gasezerwa                                      |
| 2             | Mukivuye                     | Kibuye                        | Kiremba  |
| 3             | Intaganda                    | Butaganda                     | Ngoma  |
| 4             | Rusiga                       | Busiga                        | Busiga   |
| 5             | Mbilizi                      | Mbirizi                       | Rukago   |
| 6             | Demera                       | Remera                        | Muruta   |
| 7             | Usige*                       | Buzige                        | Gasarara                                       |
| 8             | Nyarisiga                    | Nyarisiga                     | Bisoro   |
| 9             | Guhembe, Kiyonso             | Gahembe, Kinyonzo             | Kavumu   |
| 10            | Kisura                       | Gisura                        | Buraza   |
| 11            | Kangozi                      | Kangozi                       | Kangozi  |
| 12            | Ironjero                     | Rongerero                     | Rutana   |

\* Depuis Burton, les explorateurs ont repris des Arabes ce terme pour désigner la rive nord du lac Victoria, à l'emplacement actuel de Bujumbura. La colline de Buzige se trouve à l'est de cette plaine.

1. *Ibid.*, p. 89.

2. *Ibid.*, p. 148.

le lac Victoria serait la source du Nil comme le lac de Constance est la source du Rhin ; il admet ensuite que le fleuve appelé Ruvubu « en Ussui » est toujours la Kagera, puis il se fonde sur l'appellation de « Ruvubu » utilisée par les indigènes jusqu'à la crête Congo-Nil. Le caractère sacré de la région de la source, le jeu de mots sur les « *Missosi ya Mwesi* » renforcent sa thèse. Enfin il dénie tout intérêt à la recherche de la source « la plus méridionale », près de laquelle il affirme pourtant être passé à son retour (à titre de précaution...). Bref son raisonnement géographique évoque un peu ceux d'ouvrages du XVI<sup>e</sup> siècle, par la confusion des critères choisis.

L'histoire des « *Missosi ya Mwesi* » en est un exemple supplémentaire. Il affirme que les Barundi appelaient ainsi les montagnes dominant la source de la Ruvubu. Or, en kirundi cette expression peut signifier ou bien les « collines de Mwezi » ou bien les « collines de la pleine lune ». De là à évoquer les « Monts de la Lune », détenteurs des sources du Nil selon Ptolémée, il n'y a qu'un pas. Baumann le franchit en suivant une argumentation historique : le mot *mwezi* désignerait à la fois la pleine lune et le titre des souverains du Burundi. Ceux-ci ont pu donner leur nom à leur pays, ce qui est fréquent en Afrique : dans la bouche des étrangers, le Burundi serait « le pays de Mwezi ». Peut-être les « Mwezi » d'autrefois ont-ils contrôlé un empire plus vaste dont la renommée aurait atteint les Anciens. D'où la tradition du « pays de la lune ». On retrouve dans ce raisonnement le reflet des explications déjà données par Stanley sur l'Unyamwezi, pays des « Enfants de Mwezi »<sup>1</sup>. Mais il s'appuie sur un ensemble d'hypothèses hasardeuses, concernant l'information des Anciens sur l'Afrique centrale, la puissance passée des rois du Burundi, leur titre, leur ancienneté, enfin sur la réalité même de la dénomination « *Missosi ya Mwesi* » qui n'a laissé aucune trace dans les traditions des Barundi de cette région. En fait Baumann a été littéralement obsédé par le mot *mwezi* à cause des circonstances dans lesquelles il a traversé le pays.

### 3. *Un accueil étrange.*

Les étapes de son voyage sont aussi des étapes politiques. Du gué de Rwaniro sur la Ruvubu jusqu'aux approches de la crête Congo-Nil, Baumann est accueilli triomphalement ; ensuite il se heurte plutôt à des résistances tant sur la crête elle-même que dans le Sud.

#### a) *Le triomphe.*

Laissons la parole à Baumann<sup>2</sup>. Alors que la caravane était encore en train de franchir la Ruvubu, il entendit une longue clameur et vit

1. STANLEY, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad., Paris, 1874, pp. 405-406.  
2. Sur cette partie du voyage, cf. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 77-88.

des files de gens accourir vers la rive en portant des bâtons et des rameaux de feuillages. Ces gens se mirent à exécuter des danses en son honneur, puis poussèrent de nouveau leur clameur modulée. Le soir, les Anciens lui firent cadeau d'un mouton orné de feuillage et d'un épi de sorgho. Tout cela constituait une surprise plutôt agréable à l'entrée d'un pays réputé, on l'a vu, pour son inhospitalité. Jusqu'à la Kanyaru, le Burundi va lui offrir une sorte de spectacle permanent :

« Ce pays alpestre, tout à fait calme en temps ordinaire, ressemblait alors à une fourmière dérangée. De tous côtés des silhouettes sombres se hâtaient dans notre direction, sur les sentiers étroits des pentes ou à travers champs ; cependant dans les villages éloignés, on entendait des sons de trompe annonçant notre arrivée.

Devant les groupements de huttes se tenaient les gens âgés qui s'agenouillaient à notre approche, battaient des mains et me tendaient des brassées d'herbes accompagnées de toutes sortes de beaux discours, que je devais entendre encore à maintes reprises. Les guerriers couraient vers nous en longues files, portant des bâtons, et les bras écartés ; ils suivaient notre sentier et exécutaient leur danse, puis ils couraient devant nous avec des cris de joie et ils commençaient de nouveau à danser.

Un peu en arrière se tenaient les femmes vêtues de leurs pagnes gris et de tuniques pour couvrir les seins de celles qui sont mariées, tandis que la poitrine bien formée des jeunes filles restait libre. Elles accompagnaient la caravane en chantant et en portant des rameaux, les bras écartés.

Quelques personnes s'étaient instituées en quelque sorte les ordonnateurs de la fête et fendaient habilement la foule qui se pressait. Car tous ces gens ne retournaient pas du tout dans leurs villages, mais nous suivaient en riant et en criant. En regardant en arrière du haut d'une pente je vois aussitôt des milliers de corps bruns qui s'agitent sauvagement et brillent sous la lumière du soleil, brandissant des bâtons et des rameaux, semblables à une troupe de bacchantes.

Au-dessus de cet énorme tumulte retentissent des appels comme '*Mwesi !*', '*Mkasi ya Urundi !*' (Maître de l'Urundi), '*Viheko visima*' (Grand Roi) et '*Tuli Wahutu*' (Nous sommes des esclaves)<sup>1</sup>, que mon interprète me traduit et d'où je déduis que l'enthousiasme des Warundi devait avoir une raison particulière ».

Dans ce spectacle la danse occupe la première place :

« Cette danse remarquable [...] n'est accompagnée ni par des tambours, ni par un chant, ni par aucun instrument. La mesure est donnée simplement par la danse, définie par la force plus ou moins grande des pas.

Sous la conduite d'un Premier Danseur les foules effectuent ces danses avec une régularité et une habileté incroyables, au point que le sol vibre et que d'énormes nuages de poussière enveloppent les danseurs. Les bras levés,

1. *Mkasi ya Urundi* n'a pas de correspondant en kirundi actuel. On notera que les Barundi appellent leur pays *Uburundi* et non *Urundi* qui est swahili. Quant à *Viheko visima*, c'est *Biheko bizima*, soit « amulettes toutes puissantes ». *Tuli Wahutu* (*Turi Bahutu*) ne signifie pas « esclaves », ni, sans doute en cette occasion, qu'il s'agit de Bahutu (du point de vue de l'origine ethnique), mais le peuple exprime ainsi une sorte d'allégeance à un supérieur.

2. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 79-80.

ils brandissent gracieusement leurs bâtons et leurs feuillages, avancent et reculent, exécutent en même temps de grands bonds, tout en ne s'écartant jamais du rythme donné par la plante des pieds. Aussi la danse ne perd jamais l'empreinte d'une grâce pleine de vigueur ; les Premiers Danseurs notamment peuvent rivaliser avec n'importe quel danseur de ballet par la hardiesse et l'élégance de leurs bonds. La danse des Warundi devrait vraiment réjouir un vieux sous-officier : en effet, qu'est-ce que le pas de parade le plus énergique en face de ces pas de danse compliqués, en changement perpétuel et pourtant menés selon un rythme d'une fermeté incroyable ! »<sup>1</sup>

« ... le spectacle de cette grandiose vie populaire africaine offrait le plus haut intérêt. Au camp notamment les cérémonies accompagnées de danses se développaient. La foule s'accroupissait et formait un vaste cercle autour d'une place libre sur laquelle les danses se déroulaient.

Tenant de la main droite le long bâton, de la main gauche du feuillage, les guerriers des différentes régions exécutaient les uns après les autres les ' pas ' les plus difficiles. Souvent les jeunes gens d'un même endroit s'étaient revêtus de la même sorte d'écorce, et même un groupe dont le talent particulier me frappa et qui était mené par un jeune et splendide guerrier, portait des pagnes de cuir peints en blanc. Il était comique de voir un certain nombre d'enfants nus qui essayaient chaque fois d'accompagner la danse, et parmi eux il y avait souvent de petits mioches qui pouvaient à peine lever les jambes. Ceux-ci pouvaient commettre des fautes dans la danse : mais gare au danseur adulte qui commettait le faux pas le plus minime, à peine perceptible des non-Warundi ; il était chassé, on le huait et il pouvait se réjouir quand il s'en sortait sans coups de bâton »<sup>2</sup>.

Il n'a aucun souci en ce qui concerne l'approvisionnement, car une sorte de droit de réquisition générale lui est accordé :

« En ce qui concerne l'approvisionnement nous n'avions alors aucun souci à nous faire ; le désir d'acheter quelque chose n'était absolument pas compris ; car le Mwesi possède précisément tout ce qu'il y a dans le pays ; il s'empare de ce qui lui plaît et ce qu'il ne peut prendre lui est apporté en fardeaux de tous côtés. Des bovins aux longues cornes, des chèvres et des moutons, des quantités de bananes et de légumes secs, d'innombrables cruches de pombè arrivaient sans cesse, sans qu'aucun d'entre nous réclamât ou demandât quelque chose. Même la mendicité d'habitude inévitable chez les nègres se taisait en présence du Mwesi »<sup>3</sup>.

Son détour au Rwanda lui permet de se reposer de cette liesse populaire. Mais dès son retour il est repris en charge par la foule :

« Le fanatisme des Warundi atteignit ici son apogée. Des foules énormes arrivaient de tous côtés et formaient un courant houleux qui venait derrière nous [...] D'autres groupes nous précédaient, pareils à un essaim de sauterelles s'abattant sur tout dans le pays. Ils arrachaient les provisions et le mobilier des huttes, les champs étaient dévastés en quelques minutes, des troupeaux entiers de bétail étaient raflés et mis souvent littéralement en pièces par ma

1. *Ibid.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 81.

3. *Ibid.*, p. 82.

suite délirante. Les quantités énormes de pombè qui se trouvaient dans les villages ne portaient pas non plus les esprits au calme.

Les habitants de ces localités ne se laissèrent pas toujours piller sans réagir, des combats sanglants eurent lieu en avant de la caravane : beaucoup de gens y furent gravement blessés, plusieurs même y périrent. Mais dès que je m'approchais, les deux camps jetaient leurs armes, se précipitaient littéralement sous les sabots de l'âne qui me servait de monture et criaient leur '*gansa mwami*'. Le déchaînement le plus insensé se développait à proximité immédiate de ma personne. Hommes, femmes et enfants se pressaient vers moi avec des cris terribles et le visage défiguré par le fanatisme ; car avoir vu ou, mieux encore, avoir touché le Mwesi était considéré comme le plus grand bonheur. Les coups de fouet et même les coups de crosse des Askari étaient absolument sans efficacité : le visage ruisselant de sang, les plus maltraités revenaient aussitôt en hurlant à genoux leur '*gansa mwami*' »<sup>1</sup>.

Le 17 septembre, près de « Rusiga »<sup>2</sup> un incident avec les askari amena ceux-ci à ouvrir le feu : la salve coûta aux Barundi une trentaine de morts. Au grand étonnement de Baumann les danses continuèrent. On lui expliqua : « Le Mwesi fait et ordonne ce qui lui plaît, il exécute qui il veut, car un Mwesi qui n'exécute personne ne serait pas un véritable Mwesi »<sup>3</sup>. Son camp devint une sorte de cour itinérante :

« Au camp il y avait bien sûr un mouvement très animé. Les foules qui nous accompagnaient campaient en général un peu à l'écart et singeaient durant la nuit les cris de nos sentinelles. Des gens se présentaient à moi sans arrêt avec des cadeaux, des sorciers venaient, le visage peint en blanc, brandissant une crécelle et murmurant des incantations avec une voix artificiellement enrouée, il vint même des gens qui offraient des présents à mon âne sous forme de bétail et de pombè et qui se battaient pour recueillir ses eaux, comme s'il s'agissait d'une précieuse médecine. Une fois on me présenta un homme très âgé aux cheveux blancs et on me demanda si je le connaissais. Je regrettai de n'avoir pas cet honneur : aussi l'Ancien estima que je l'avais oublié, tandis que lui se rappelait encore avec précision m'avoir vu jadis en tant que Mwesi »<sup>4</sup>.

C'est au milieu de cette ferveur populaire que Baumann remonta la Ruvubu, avant d'atteindre « la source du Nil » où il trouva des sites funéraires consacrés aux anciens rois : Wuruhukiro et Ganso Kulu<sup>5</sup> :

« Nous gravissons une hauteur herbeuse entre les deux ravins et campons dans le petit village d'Unyange. Notre suite de Warundi avait fort diminué, car cet endroit a pour eux, de façon remarquable, une valeur sacrée, et il est considéré avec une crainte superstitieuse. C'est ici qu'autrefois on enterrait les Mwesi décédés.

Dans un sombre bosquet, le Wuruhukiro, non loin du ruisseau de gauche,

1. *Ibid.*, p. 86.

2. Busiga (cf. *supra*, p. 64, carte 3 ; p. 65, carte 4 ; p. 66, tableau).

3. BAUMANN, *op. cit.*, p. 87.

4. *Ibid.*

5. C'est-à-dire Buruhukiro, « le lieu du repos », et Nganzo Kuru, « le grand tombeau royal ».



les porteurs des dépouilles royales s'arrêtaient, les obsèques avaient lieu au sommet du Ganso Kulu, une haute montagne herbeuse. Dans les bois de la montagne errent encore aujourd'hui, selon les croyances des Warundi, les esprits des Mwesi décédés, qui ont donné son nom au massif des ' *Missosi ya Mwesi* ' »<sup>1</sup>.

Ce fut donc dans ces circonstances qu'on lui cita cette expression qu'il interpréta comme désignant les « Monts de la Lune ». Être intronisé roi d'un pays africain et découvrir la source du Nil, voilà beaucoup d'émotions simultanées pour ce jeune explorateur (âgé alors de vingt-huit ans), qui rassemble ses informations sur la base d'un dialogue en swahili avec des interprètes qui ont appris le kirundi de façon sommaire à Ujiji. Nous reviendrons sur une origine possible de ces « *Missosi ya Mwesi* ». Nous sommes alors à un tournant du voyage : les Barundi vont commencer à se livrer à d'autres démonstrations.

b) *Les résistances.*

C'est à un jour de marche de la source de la Ruvubu, sur les contreforts de la crête Congo-Nil, que Baumann se heurta aux premières résistances, auxquelles il s'attendait d'ailleurs depuis le début :

« Le 18 septembre, alors que nous descendons d'une hauteur, je m'aperçois que notre suite de Warundi ralentit et reste en arrière et tout à coup je remarque 200 Watussi qui, armés d'arcs et de lances, se précipitent sur nous de la hauteur. Je gravis rapidement un sommet escarpé avec mes askari, je fais donner quelques salves contre les assaillants et je les bats sans difficulté »<sup>2</sup>.

Mais au cours de cet accrochage Baumann dut déplorer la perte de son interprète massaï, Bakari, tué d'un coup de lance. Dans les jours suivants, près de la source de la Ruvubu, au lieu-dit Unyange où il avait établi son campement, il dut repousser plusieurs attaques, lancer des coups de projecteur au magnésium durant la nuit, puis il dut déjouer une tentative d'embuscade dans la forêt de la crête.

Les attaques cessèrent avec la descente vers l'Imbo. Mais l'accueil n'avait plus la chaleur du début. Et quand l'expédition remonta vers l'intérieur en direction du sud-est, elle dut encore, selon Baumann, briser quelques attaques, menées avec arcs et lances par les « Watussi » :

« Nous étions de nouveau dans le bassin du Nil ; les ruisseaux clairs qui coulaient dans les vallées formaient les affluents les plus méridionaux du ' père des fleuves '. Ici habitaient exclusivement de fiers pasteurs d'origine hamitique, les Watussi ; et leurs pauvres hameaux avec leurs haies de chardons et d'épineux, avec leurs bosquets de bambous élevés et pittoresques et leurs petits champs de pois et de courges, étaient éparpillés dans tous les sens : sur les prairies

1. BAUMANN, *op. cit.*, p. 89.

2. *Ibid.*, p. 88.

paissaient d'innombrables bovins aux longues cornes. Ces Watussi étaient ceux qui avaient battu Rumaliza et ses gens.

Ils ne montrèrent d'abord à notre égard aucune intention hostile, seuls des vieux au visage émacié de gitans étaient accroupis immobiles au bord du chemin et nous fixaient avec méfiance. Mais en gravissant une colline nous aperçûmes sur son sommet une grande troupe de guerriers armés qui barraient le chemin. Ils nous crièrent de revenir en arrière et de quitter le pays, sinon il nous arriverait ce qui était arrivé à ceux qui étaient venus avant nous. Je leur fis répondre que nous n'avions que des intentions pacifiques, que nous n'avions rien de commun avec les Arabes et que même nous étions comme eux leurs ennemis. Un sauvage cri de guerre et des flèches furent la réponse. Je fis tirer quelques salves et je montai aussitôt à l'assaut ; nos adversaires furent rejetés et la hauteur occupée.

Les Watussi qui étaient manifestement surpris de notre attaque se regroupèrent cependant rapidement, réattaquèrent en hurlant de façon terrible et en jetant des lances, et ils ne cédèrent que lorsqu'ils eurent subi des pertes élevées à la suite de salves renouvelées. Alors ils commencèrent à se disperser sur les vastes plateaux »<sup>1</sup>.

On voit que l'atmosphère a changé radicalement par rapport aux premières semaines, malgré l'accueil amical de quelques « villages ». Nous avons traduit ces différents extraits car ils sont très révélateurs en eux-mêmes de la situation dans laquelle Baumann s'est trouvé au Burundi. Comment expliquer ses différentes phases ?

#### 4. *La société et la politique du Burundi selon Baumann : Les ruines d'un ancien royaume.*

L'accueil triomphal du début inspire à Baumann l'interprétation suivante. S'il est considéré comme un roi, c'est qu'il n'y a plus de roi au Burundi, ce qui semble logique. C'est que les assertions de Burton ou de Stanley sur la présence d'un *mwezi* installé quelque part dans les montagnes, près de la source de « la Kagera »<sup>2</sup> étaient fausses. « Mwezi est mort ! Vive Mwezi ! » Cette résurrection du roi en la personne de Baumann est expliquée par le fait que *mwezi* serait le titre royal. La dynastie des *mwezi* a, selon lui, disparu depuis une centaine d'années au cours d'une guerre<sup>3</sup>. Ses titulaires résidaient sans doute sur la crête, précisément sur les *Misozi ya Mwezi*<sup>4</sup> (les « collines de Mwezi »). Mais comment est-il possible que l'Européen Baumann ait été pris pour le dernier descendant de la lignée ? Selon lui le secret est le suivant :

« Les Warundi avaient en effet été dirigés jadis par une dynastie qui faisait remonter son origine à la lune (*mwezi*) et dont le titre royal était 'Mwesi'.

1. *Ibid.*, p. 96.

2. Cf. BURTON, *op. cit.*, pp. 478-479 ; et STANLEY, *op. cit.*, p. 393.

3. BAUMANN, *op. cit.*, p. 223.

4. Orthographe actuelle.

Le dernier Mwesi, du nom de Makisavo (le visage pâle), avait disparu depuis longtemps, mais selon la tradition, il survivait dans la lune et il était attendu du nord. Quand un homme blanc arriva donc soudain du nord dans le pays, ils virent en lui le maître attendu, le Mwesi Makisavo »<sup>1</sup>.

Donc il y aurait eu jadis un grand royaume hamitique dirigé par des *mwezi* considérés comme les fils de la Lune. Une catastrophe militaire l'aurait détruit. Mais on attendrait le retour d'un nouveau *mwezi* et le pâle Baumann pouvait passer pour un fils de la Lune et le restaurateur de l'ordre monarchique.

Sur le plan social, cette crise de la monarchie se traduirait par un clivage social dangereux entre deux couches de la population : la masse des « Warundi », anciens habitants du pays (sinon les plus anciens, car les Batwa, pygmoïdes, les auraient précédés), serait en opposition avec les « seigneurs Watussi »<sup>2</sup>. Il s'agit bien sûr de la double composition de la population du Burundi : Bahutu d'origine bantou et Batutsi d'origine nilo-éthiopide. Leurs rapports sont dépeints de façon assez curieuse. Autrefois les Batutsi étaient, dit Baumann, dispersés à travers le pays en tant que représentants du *mwezi*, qui était lui-même un Mututsi selon la plupart des témoignages<sup>3</sup>. Cette situation s'était maintenue au Rwanda où, lors de son passage, Baumann se heurta à des chefs batutsi représentants du roi « Kigere »<sup>4</sup>, qui lui intimèrent l'ordre d'aller se présenter à leur souverain<sup>5</sup>. Au Burundi, au contraire, la disparition de la monarchie aurait entraîné une dislocation de la société qui s'exprimerait géographiquement par la concentration des groupes batutsi dans certaines régions de la crête. Mais cette anarchie s'accompagnerait d'une sorte d'exploitation renforcée des masses de « Warundi » par les « seigneurs Watussi » :

« La résistance des Watussi au nord ne tenait pas du tout à un doute sur ma mission, mais à une répulsion de cette noblesse de proie de voir terminé par l'apparition d'un Mwesi un interrègne si profitable pour elle »<sup>6</sup>.

On devine les souvenirs historiques qui inspirent cette interprétation. Baumann imagine une sorte d'ancienne monarchie hiérarchisée à la manière des monarchies féodales de l'Occident médiéval. Et une crise d'autorité, analogue par exemple à celle des empereurs romains germaniques de la fin du Moyen Age, aurait favorisé la naissance d'une chevalerie pillarde, d'une « noblesse de proie » (*Raubadel*) tutsi installée dans son repaire de la crête Congo-Nil comme les *Raubritter*

1. BAUMANN, *op. cit.*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 88.

3. *Ibid.*, pp. 223-224.

4. Kigeri Rwabugiri.

5. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 84-85.

6. *Ibid.*, p. 224 ; cf. aussi p. 88.

dans leurs manoirs perchés. La comparaison n'est que suggérée par le vocabulaire employé, mais elle a l'intérêt d'ouvrir une lignée de textes où l'assimilation du Burundi précolonial à l'Europe médiévale se fera de plus en plus sans nuances. Donc le peuple aurait selon lui la nostalgie du *mwezi*, arbitre suprême et chef sacré. Cela expliquerait l'enthousiasme et la dévotion exprimée à l'égard de Baumann-*mwezi* par les Bahutu du Bweru et du Buyenzi, mais aussi l'hostilité des Batutsi du Mugamba et du Bututsi. La dualité ethnique se transposerait à la fois sur le plan géographique et sur le plan politique, le passage de Baumann cristallisant cette opposition.

Ces deux séries d'hypothèses sur le « Roi au visage pâle » et sur l'espèce de confrontation tribale dont il serait l'enjeu suscitent au premier abord un certain nombre de questions en rapport avec le texte même de *Durch Massailand zur Nilquelle*.

Le pouvoir de *mwezi*-Baumann semble très précaire et limité. Ce pseudo-roi du Burundi doit abandonner son peuple lorsqu'il passe la Kanyaru ; il entre au Rwanda en simple visiteur, désarmé<sup>1</sup>. Et son peuple accepte de le laisser partir. A son retour l'enthousiasme reprend, mais pour s'atténuer très vite aux approches du Mugamba. Deux explications sont données à ce sujet :

— D'abord la peur devant les « seigneurs Watussi ». Mais ces révoltés, armés<sup>2</sup> et fanatiques, paraissent alors arrêtés par une force magique :

« Les Warundi me mettent en garde à plusieurs reprises contre eux et quand je les engage à écarter de moi tous les ennemis, ce qui pourrait être fait sans difficulté vu leur écrasante supériorité, ils m'expliquent que cela est impossible, qu'ils ne pourront pas, eux Wahutu (sujets), se battre contre leurs seigneurs Watussi ; cela, le Mwesi devait s'en charger lui-même »<sup>3</sup>.

Ces « nobles pillards » ont-ils une autre source de prestige que leurs armes aux yeux de la foule ?

— Autre hypothèse : la présence des tombeaux royaux, endroits sacrés et peuplés d'esprits. Baumann ajoute à cela un commentaire intéressant :

« La foi en ma mission prit seulement fin quand j'eus visité sans dommage les *Missosi ya Mwesi* et les emplacements des tombeaux des rois d'autrefois. Car, selon la tradition, un Mwesi vivant ne peut pénétrer dans ces régions : si cela lui arrive il doit mourir. Comme cela ne m'arriva nullement, l'enthousiasme général fut très refroidi »<sup>4</sup>.

1. Aux yeux des indigènes qui ne connaissaient pas les fusils ; cf. *ibid.*, p. 85.

2. « La pointe de la lance se cachait enveloppée de feuillage sous le tissu d'écorce, et à chaque instant les pacifiques danseurs pouvaient se muer en adversaires sanguinaires brandissant des lances » (*ibid.*, p. 83).

3. *Ibid.*, p. 88.

4. *Ibid.*, p. 224.

On constate néanmoins que la conclusion tirée par les Barundi ne fut pas aussi nette, puisque durant son séjour à Unyange, lieu tabou par excellence, proche des tombeaux royaux, il y a encore des « Warundi » qui brûlent des « villages de Watussi » à la suite d'une salve réussie contre un groupe de guerriers batutsi. Certains sont même encore à ses côtés lors de sa montée sur les « *Missosi ya Mwesi* » pour le prévenir d'un guet-apens<sup>1</sup>. En tout cas la région du Mugamba semble avoir en quelque sorte arrêté l'élan populaire. Et ensuite, de l'autre côté de la crête, dans la plaine, puis dans les régions du sud, il ne sera plus question du *mwezi*. Cette affaire semble donc limitée à la traversée du Bweru et du Buyenzi.

Quant à la thèse de la grande révolte rundi contre les « Watussi », elle présente quelques incohérences. La première partie du voyage donne l'impression d'un pays peuplé uniquement de Bahutu, mais organisé ; les ordonnateurs de la fête, les Anciens qui apportent les cadeaux, les gens qui découpent la foule en délégations plus ou moins ordonnées, ne sont manifestement pas improvisés : ce sont les autorités locales coutumières. S'il existait un joug extérieur pesant sur cette population, la venue du *mwezi* « libérateur »<sup>2</sup> devrait les encourager à le secouer : or, on a l'impression d'un accueil extrêmement pacifique. Les excès commis dans la région de Busiga (pillages de maisons et de champs, rapt de bétail et de bière) semblent relever plutôt d'un délire collectif que d'une opposition de deux peuples. D'ailleurs Baumann exclut cette hypothèse en évoquant le fait que dans le cas où une bagarre éclatait, les adversaires se réconciliaient aussitôt en sa présence et criaient ensemble : « *Ganza mwami !* »<sup>3</sup>. On voit mal en conséquence comment s'exerce cette domination des « seigneurs Watussi » contre lesquels les « Warundi » sont censés se révolter sous la bannière de Baumann.

En revanche leur agressivité se manifeste, d'ailleurs bien timidement, près des « *Missosi ya Mwesi* » (quelques incendies de huttes et surtout beaucoup de méfiance). On ne comprend d'ailleurs pas ce que l'attaque du Mugamba leur apporterait en fait de libération. Car si nous suivons toujours la thèse de Baumann, nous savons que les Batutsi les avaient autrefois contrôlés au nom du *mwezi*, avant de se retirer dans leurs repaires montagnards. Les « Warundi » seraient donc alors à peu près libres de leur sort. La restauration du *mwezi* « au visage pâle » doit-elle déplaire aux « Watussi », anciens dignitaires de la cour, et libérer les « Warundi », anciens sujets de cette caste ? Il y a là une contradiction.

1. *Ibid.*, p. 90.

2. *Ibid.*, p. 223.

3. *Ganza mwami !* (« Règne, ô Roi ! »). C'est le titre de *mwami* que portent les rois et non celui *mwezi*, comme le croit Baumann.

En fait c'est la simplification de la situation sur le plan ethnique qui empêche d'y voir clair : cette juxtaposition d'îlots tutsi et d'étendus hutu qui semblent devenus étrangers les uns à l'égard des autres, malgré leur voisinage<sup>1</sup>. La puissance des Batutsi est en particulier difficilement compréhensible sur le simple registre de la force des armes et de la « noblesse » : le raisonnement porte quand on décrit un milieu de guerriers professionnels, coupés de tout travail et de toute réalité agraire, vivant uniquement de rapines et d'exactions, et protégé par les murailles de ses châteaux. Ici on nous décrit des hameaux aux huttes de bambous, des enclos d'épineux, des troupeaux de bovins aux longues cornes, des champs de pois et de courges. Les chansons de geste doivent y prendre un tour plus humble que dans l'Europe médiévale ! La situation sociale du Burundi ancien et la nature exacte des liens de dépendance qui peuvent se tisser à tous les échelons ont échappé inévitablement à une observation aussi hâtive. Baumann se fixe des repères en reconstituant donc un schéma politico-social inspiré par son expérience d'Européen.

##### 5. *Les perspectives coloniales au Burundi.*

Nous reviendrons sur la société rundi traditionnelle. Mais Baumann n'a pas seulement fait de l'ethnologie descriptive, il a appliqué au Burundi les instructions qui lui avaient été données avant son départ pour d'autres régions et il répond d'avance aux questions que pourraient lui poser les milieux coloniaux.

###### a) *Sur le plan de la politique générale.*

Sur le plan de la politique générale, le voyage de Baumann a mis en valeur l'intérêt et la possibilité d'une occupation prochaine du nord-ouest de l'Ostafrika. Il met en évidence les méfaits des trafiquants arabes du lac Tanganyika, c'est-à-dire de Rumaliza (Mohammed bin Halfan) et de ses agents. Il trouve deux postes arabes sur la rive nord du lac, un en « Usigé » et un autre à Ruwenga, sur la rive droite de la Rusizi. Un certain Bakari (à ne pas confondre avec l'interprète massaï) représente Rumaliza pour toute la plaine de la Rusizi, à la tête de troupes de Swahili ou d'arabisés plus récents. La principale activité semble être la traite des esclaves venus du Congo et transportés par le lac jusqu'à Ujiji :

« Le poste arabe, composé de quelques huttes de nègres, était rempli d'esclaves, pour la plupart des femmes et des enfants, dont quelques-uns seulement

1. Par exemple dans le Sud : « Le 3 octobre nous atteignons de nouveau, à Mhororo, un village de Warundi et le 4 nous pénétrons dans le district d'Issasu, habité plutôt par des Watussi... » (BAUMANN, *op. cit.*, p. 97).

portaient des fers tandis que les autres allaient çà et là librement. Ceux qui séjournèrent depuis longtemps dans la station semblaient à moitié bien nourris, mais un arrivage récent, venu de Ruwenga, consistait presque uniquement en silhouettes misérables, squelettiques et amaigries, dont les yeux profonds exprimaient la faim. C'était pour la plupart des gens d'Ubwari, Uvira et Ubembe, des régions dévastées sans arrêt par les gens de Rumaliza, et qui, malgré leur fertilité, sont maintenant presque ruinées : les indigènes décimés par la variole et la misère vendent leurs enfants comme esclaves ou sont eux-mêmes rafiés par les gens des Arabes.

Bien que les marchands installent beaucoup de petites stations pour faciliter l'approvisionnement, la famine fait partout rage presque sans arrêt dans ces régions et les crocodiles du Tanganyika ont une abondante nourriture sous la forme de cadavres qui y sont jetés chaque jour. Car les régions vidées de leur substance ne peuvent plus couvrir l'entretien de ces masses qui ne sont transportées que lentement en pirogues vers Ujiji en vue d'un transfert ultérieur »<sup>1</sup>.

Ces remarques n'étonnent pas sous la plume d'un envoyé du Comité Antiesclavagiste allemand. Mais on constatera aussi que l'efficacité de son expédition en ce domaine reste très modeste : le rachat de quelques esclaves en échange de quelques pièces de cotonnades et un message lapidaire à Bakari pour l'inviter à laisser l'expédition en paix :

« Salut et salut : moi, voyageur allemand, je suis arrivé. Si tu veux être battu, viens et sois battu. Si tu veux la paix, je veux aussi la paix. Envoie tes cadeaux, car je pars dans trois jours. Voilà mes intentions »<sup>2</sup>.

Les colonisateurs allemands et les Arabes n'apparaissent d'ailleurs pas comme des ennemis irréductibles. Baumann évoque « l'accueil joyeux, habituel lors des rencontres avec les Swahili » ; mais pour constater son absence en « Usigé »... Il sait que Rumaliza est soupçonné d'être un « ennemi des Européens » et « un allié en sous-main du chef révolté Siké de l'Unyanyembè »<sup>3</sup>. En fait Baumann distingue deux sortes d'Arabes : ceux venus de Mascate, acheteurs d'ivoire, qui ont fondé Ujiji et Tabora depuis un demi-siècle et organisé des chasses à l'éléphant en collaboration (ou en concurrence) avec des Noirs de l'intérieur (les Banyamwezi par exemple) ; et ceux du Maniéma, nés en Afrique orientale et souvent métis : Tipou-Tib, Rumaliza, Bwana Nsigé et leurs acolytes. Ceux-ci ne développent pas le commerce, mais ne vivent que du pillage et de la traite. Ils ont été incapables de diffuser les cotonnades et les perles au nord du lac Tanganyika :

« Les circonstances en sont connues. Les bandes d'Arabes envahissent de nouvelles régions pour y prendre femmes et enfants, et elles ne restituent que

1. *Ibid.*, pp. 94-95.

2. *Ibid.*, p. 94.

3. *Ibid.*, p. 93.

ceux qui sont rachetés contre de l'ivoire ; les autres sont réduits en esclavage. Une politique avisée permet en plus de gagner les sujets et d'en faire des alliés contre le peuple voisin. Les bandes s'accroissent sans arrêt, toute agriculture devient impossible, des régions à population dense se dépeuplent et les restes misérables de la population se vendent eux-mêmes et leurs enfants aux marchands d'esclaves pour un repas »<sup>1</sup>.

Malgré ces jugements la conduite de Baumann est donc restée très prudente, et les Arabes gardèrent du passage de l'expédition antiesclavagiste allemande un souvenir sûrement plus agréable que de leurs contacts avec les Barundi :

« Les gens de Rumaliza qui nous voyaient partir hochaient pensivement la tête et pensaient que nous n'irions pas loin dans cette direction, car les Arabes s'étaient retirés plus d'une fois de ces montagnes la tête en sang »<sup>2</sup>.

Ce que Baumann ignorait c'était la gravité du conflit dans lequel les Arabes du Maniéma étaient engagés avec les Belges de l'État du Congo, soit au sud-ouest du lac Tanganyika, soit entre le fleuve Congo et le lac. Il ne recueillit à ce sujet que des rumeurs confuses et il constata la méfiance exceptionnelle des Arabes de l'« Usigé ». Mais son récit confirma une chose : la rapidité des progrès de l'État du Congo dans cette direction et les répercussions que risquait d'avoir la défaite des Arabes sur le sort politique des rives du lac Tanganyika. La carte qu'il rapportait révéla un autre problème : celui de la discordance entre la frontière du Congo selon la Déclaration de Neutralité et la géographie physique de ces parages (lac Kivu, Nyabarongo, Rusizi, répartition des reliefs). Ces découvertes, jointes à celles de von Götzen au Rwanda en 1894 (le lac Kivu et les volcans Virunga en particulier), amenèrent les milieux officiels à remettre en cause cette frontière et à reparler de la ligne tracée en 1884.

Les années suivantes vont voir se développer une activité croissante en direction du lac Tanganyika : en août 1893 le lieutenant Sigl fait un passage à Ujiji. La même année, alors que l'État du Congo entreprend de contrôler la rive occidentale du lac, un journaliste français, correspondant de l'agence Reuter et de journaux britanniques, Lionel Declé, passe à Ujiji avant de se rendre à Tabora<sup>3</sup>. On sait que Cecil Rhodes essaiera en 1894 de se faire accorder un couloir entre le Tanganyika et le lac Édouard. Les rives du Tanganyika reentraient donc peu à peu dans le domaine des rivalités impérialistes et des discussions diplomatiques. Le projet d'une station allemande à Ujiji est évoqué avec de plus en plus de précision : il sera réalisé en 1896, et la même année un poste sera créé à l'est du delta de la

1. *Ibid.*, p. 245.

2. *Ibid.*, p. 96.

3. Cf. *The Standard*, 7.7.1894.



Rusizi, à Kajaga, dans l' « Usigé » des explorateurs. On voit que l' « expédition Massaï » fait un peu l'effet d'une préhistoire de la colonisation allemande au Burundi. Déjà Baumann en évoque les modalités. Dans sa conclusion sur la société du Burundi, il explique que les difficultés extérieures, les divisions internes, le chaos politique et surtout la crédulité populaire concernant le retour du *mwezi* favoriseront cette installation européenne<sup>1</sup> :

« Quand on considère l'Urundi actuel on retire l'impression de la plus grande confusion politique. Exposés au nord aux incursions de Kigere, le chef conquérant du Ruanda, au sud aux razzias des marchands d'esclaves arabes, les Warundi sont divisés en d'innombrables communautés séparées par des querelles et sont exploités par la noblesse de pasteurs rapaces des Watussi. Il n'est pas étonnant qu'ils attendent avec impatience l'arrivée d'un *mvesi*. Une fois déjà un tel personnage est apparu à eux sous le drapeau allemand : ce n'était certes qu'un pionnier qui aplanissait les chemins pour ses successeurs. Quand ceux-ci arriveront et chercheront à établir la souveraineté allemande en Urundi, ils ne rencontreront aucune sorte de difficulté — si l'on prend les hommes qui conviennent —, mais un accueil enthousiaste et ils seront en mesure de gagner à la réalité allemande un peuple primitif encore intact et bien disposé, qui est destiné en tout cas à jouer le rôle le plus important dans l'avenir de la colonie.

La grande hospitalité des Warundi permet aussi de conclure qu'un missionnaire venant du nord pourrait y obtenir les plus remarquables succès en matière de conversions »<sup>2</sup>.

b) *Sur le plan économique.*

Nous avons vu que Baumann était aussi d'une certaine façon l'envoyé de la Société de l'Afrique Orientale Allemande. Quelles sont ses conclusions sur le plan économique ? Il constate d'abord l'inexistence presque complète du commerce au Burundi : le symbole de cet isolement est l'absence des cotonnades. Il le remarque dès le gué de Rwaniro :

« Chez les Wassui on voyait encore quelques lambeaux de cotonnades, quelques perles de verre, les avant-postes extrêmes de l'industrie européenne qui s'empare de tout ; ici il n'y avait rien de celle-ci ; habillement et parure étaient de l'Afrique authentique, non déformée »<sup>3</sup>.

Les échanges traditionnels portent sur quelques produits métalliques (laiton, par exemple) et le sel, importés du Buha. L'arrivée des Arabes a permis aux gens de l'Imbo de nouer des liens avec Ujiji. Mais ces échanges sont dérisoires à côté de ce qui se passe en Unyamwezi par exemple. « Les Warundi n'ont pas de relations avec le monde

1. On notera que les prochaines initiatives missionnaires devaient s'effectuer précisément par l'est (le Buyogoma) et non plus par le lac, où des déboires avaient été subis.

2. BAUMANN, *op. cit.*, p. 225.

3. *Ibid.*, p. 79.

extérieur ; les caravanes ne pénètrent jamais dans le pays et les montagnards Warundi ne quittent pas leur patrie »<sup>1</sup>.

L'avenir économique de cette contrée éloignée se situe dans une perspective d'ensemble concernant la mise en valeur de l'intérieur de l'Ostafrika<sup>2</sup>. Les esclaves et l'ivoire qui transitent à Tabora sont des « produits » du passé. Baumann voit bien que dans cette colonie comme ailleurs l'avenir se jouerait sur les ressources minières et agricoles. C'est le thème de la conclusion de son livre. Il évoque le sel d'Uvinza, au Buha, mais aussi la fertilité particulière des « hauts pays entre Nyanza et Tanganyika » et leur abondante main-d'œuvre.

Mais ce développement est lié à l'équipement des transports, car les caravanes ne suffiront plus pour les produits pondéreux de l'agriculture ou des mines. Il faut prévoir des liaisons modernes avec les grands lacs, le Victoria d'abord, le Tanganyika ensuite. Ainsi peu à peu s'animera le « deuxième littoral » de la colonie allemande. Ces thèmes vont être repris de façon significative au Conseil d'administration de la DOAG par Busse<sup>3</sup>, mais surtout dans l'optique de la menace d'un détournement du commerce de la région des Grands Lacs (y compris l'ivoire) vers les zones d'influence britannique ou belge. L'idée d'un « chemin de fer central » est lancée dès cette époque. Baumann la trouvait prématurée car, selon lui, Tabora était le comptoir du passé, appelé à décliner. Mais quand Busse l'évoqua en mars 1894, l'affaire avait déjà été présentée au gouvernement par la DOAG dès 1893<sup>4</sup>. Il faudra attendre vingt ans pour assister à l'arrivée du chemin de fer à Ujiji.

« Puissent les pays des sources du Nil s'ouvrir à la civilisation »<sup>5</sup> comme l'Usambara en avait montré l'exemple avec son chemin de fer, c'est le vœu final de Baumann. Mais il s'agit, comme on le voit, d'une longue échéance. Si l'« expédition Massaï » a été une exploration attardée, cela risquait aussi d'être le cas pour la mise en valeur de ce Far West toujours en décalage par rapport au littoral de l'Océan Indien.

L'ouvrage de Baumann nous livre les différents aspects de ce que représentait le Burundi pour celui qui l'avait exploré le premier : un mélange fait d'estimations rationnelles concernant la cartographie, la géographie, les possibilités économiques, et, d'autre part, d'hypothèses élaborées au cours d'un voyage tumultueux et nourries de réminiscences historiques : l'histoire des rois au visage pâle, des chevaliers pillards, etc. D'un côté un projet de domination méthodique et de l'autre toute une mythologie sur la société primitive, cela peut résumer le point de vue européen.

1. *Ibid.*, p. 221.

2. A ce sujet, cf. *ibid.*, pp. 240-260.

3. DZA Potsdam, *DOAG*, 6 (15).

4. *Ibid.*, 5 (56).

5. BAUMANN, *op. cit.*, p. 260.

## III. — LES BARUNDI DÉCOUVRENT L'EUROPÉEN

Que représentait pour les Barundi cette « pénétration de la civilisation » ?

1. *La société rundi traditionnelle : sa cohérence propre.*

Différents éléments permettent de comprendre l'impression de dislocation que laissa à Baumann la société du Burundi<sup>1</sup> : la juxtaposition de trois couches de peuplement (Batwa, Bahutu, Batutsi) qui se distinguent par leur origine historique et par les traits dominants de leur mode de vie ; la dispersion géographique de l'habitat aux flancs des collines (*imisozi*) ; l'isolement de l'enclos familial (*ruغو*) derrière une clôture épaisse faite de pieux, de branchages entrelacés, de haies naturelles qui isolent en outre différentes cours et ralentissent l'entrée du visiteur étranger au pas de leurs portes souvent étroites. Ce pays sans villages paraissait insaisissable. Mais cet émiettement n'était pas dû, comme le pensait Baumann, à une catastrophe antérieure, il correspondait à un style de vie, enraciné autour des champs et des pâturages (secs sur les hauteurs ou humides près des fonds marécageux), et il recouvrait des liens profonds tissés entre les différents éléments, qui rendirent la conquête beaucoup plus difficile que ne le supposait l'auteur de *Durch Massailand zur Nilquelle*. Nous évoquerons rapidement trois facteurs d'unité du Burundi ancien : les contrats coutumiers, les croyances et le roi.

*Umwonga umwe wonza inyoni* (« Un seul ruisseau fait maigrir les oiseaux »)<sup>2</sup>, dit un proverbe kirundi. La dispersion était contrebalancée par une multiplicité de liens coutumiers tissés à tous les

1. On trouvera des renseignements sur cette société dans les ouvrages suivants :

— R. BOURGEOIS, *Banyarwanda et Barundi*, Bruxelles, 3 vol., 1954, 1956, 1957 ; avec un supplément, *L'évolution du contrat de bail à cheptel au Ruanda-Urundi*, 1958.

— M. d'HERTEFELT, A. A. TROUWBORST et J. H. SCHERER, *Les anciens royaumes de la zone interlacustre méridionale. Rwanda, Burundi, Buha*, Tervuren, 1962.

— H. MEYER, *Die Barundi. Eine völkercundliche Studie aus Deutsch-Ostafrika*, Leipzig, 1916.

— E. SIMONS, *Coutumes et institutions des Barundi*, Élisabethville, 1944.

— J. M. M. VAN DER BURGT, *Un grand peuple de l'Afrique équatoriale. Éléments d'une monographie sur l'Urundi*, Bois-le-Duc, 1903.

— J. VANSINA, *Notes sur l'histoire du Burundi, Aequatoria XXIV*, Coquilhatville, 1961.

— B. ZUURE, *L'âme du Murundi*, Paris, 1932.

2. F. M. RODEGEM, *Sagesse kirundi*, Tervuren, 1961 (Proverbe 3234).

niveaux de la société et destinée à garantir la sécurité matérielle et la situation sociale de la famille. Mis à part le gage matrimonial et certains contrats de travail, le plus important de ces liens était le contrat de clientèle fondé sur le bétail. Le rang social étant défini par le nombre de vaches que l'on possédait, celui qui avait un grand troupeau pouvait se faire des amis en leur confiant des vaches. Il s'agit de cadeaux qui engagent l'un envers l'autre le patron donateur (*shebuja*) et le client bénéficiaire (*umugabire*). Le patron pouvait être le *mwami*, un chef ou un sous-chef, mais aussi tout Murundi fortuné (tutsi ou même hutu). Le contrat a été conclu lors d'une visite solennelle du *mugabire* accompagné de cruches de bière. Des amis sont présents pour participer à cette petite fête ; ce seront aussi d'éventuels témoins en cas de contestation. Le *mugabire* a des obligations variées : travaux ou prêts de travailleurs, visites de courtoisie ou participation à la suite du patron lorsque celui-ci va rendre visite à un plus puissant, cadeaux — notamment de bière de bananes —, aide en cas de difficultés, etc. Le *shebuja* doit une aide matérielle et morale à son client. Il doit en particulier l'assister dans les palabres judiciaires. On voit que ces contrats évoquent la vassalité primitive. Le contrat est héréditaire, et si la vache n'est pas éternelle, elle aussi a des rejetons qui peuvent perpétuer le « fief ». Mais il se situait à tous les échelons de la société et il entraînait des obligations variées, des plus nobles aux plus vulgaires. C'est une première différence qu'il convient de signaler avec la féodalité digne de ce nom. L'*ubugabire* n'était pas réservé à un milieu nobiliaire. Il permettait au contraire de tisser des liens à tous les niveaux de la société, depuis la faveur royale accordée à un courtisan jusqu'au pacte d'amitié conclu entre deux simples Barundi. C'est par ce biais que s'exerça notamment l'influence des pasteurs batutsi sur les cultivateurs bahutu. Ces contrats se situent dans un contexte de liens de solidarité, habituels en société primitive, et que contribue à renforcer ici la dispersion de l'habitat.

L'unité d'« Uburundi » reposait aussi sur un fond culturel commun et assimilé par les différents éléments de la population, ce qu'un des premiers missionnaires a appelé l'« âme du Murundi ». Cette unité culturelle tenait d'abord à la langue, une langue unique et riche de nuances, véhicule de toute une sagesse populaire qui s'exprime dans des proverbes, des contes, des récits épiques... Les croyances religieuses jouaient aussi un rôle important. Les premiers missionnaires ont été frappés par le rôle accordé à un Dieu suprême, Imana. En fait il ne s'agissait pas d'une sorte de Yahvé du Burundi, mais d'une force animant toute vie et tous les esprits (*imizimu*) qui peuplent la terre, une sorte de *numen* universel. Le divin tenait une place essentielle dans la mentalité des Barundi : il était présent partout et plus par-

ticulièrement dans certains bois, certains arbres, dans les amulettes portées par les enfants (*ibihoko*); des animaux pouvaient abriter les ombres des morts. On a ici dans une certaine mesure un exemple des conceptions analysées par le Père Tempels<sup>1</sup>. A côté de cet animisme, on trouve des cultes plus personnalisés, par exemple celui de Kiranga, héros guerrier et chasseur, tué par une antilope. Cet intermédiaire entre les hommes et Imana est invoqué en toute occasion, mais un culte spécial se déroulait en certaines occasions sous la forme de cérémonies d'initiation au cours desquelles la divinité entraînait en possession de ses fidèles (*ibishegu*). Ce culte, qui ne faisait pas de distinctions sociales, était, sous ses allures dionysiaques et agrestes, un ferment d'unité pour tout le pays. Seul le roi en était exclu : Kiranga était un peu le roi mystique du pays.

Mais le roi (*umwami*) était lui-même un personnage sacré. Certes il était le possesseur éminent de tous les biens et troupeaux du Burundi, il recevait les redevances de ses domaines propres (*ivyibare*) et les cadeaux des délégations de chefs (*abaganwa*)<sup>2</sup> qui venaient lui rendre visite chaque année, la justice était rendue par les notables (*bashingantahe*)<sup>3</sup> en son nom, il résidait dans tel ou tel de ses enclos du centre du Mugamba (région actuelle de Muramwya) entouré de tout un cérémonial réglant l'existence de sa famille et de son troupeau, mais son autorité s'enracinait surtout dans les croyances populaires relatives à son pouvoir divin. Il est le garant de la fécondité des troupeaux et de la fertilité des champs. Son troupeau, entouré de soins religieux, est un garant pour le reste du bétail et le roi est d'abord le grand pasteur et dispensateur de vaches. D'autre part le sorgho, une des plantes les plus traditionnelles du pays, ne pouvait être semé tant que le roi n'avait pas magiquement ouvert la saison des semailles. C'était le rôle de la fête de l'*umuganuro*, au cours de la « petite saison sèche » (vers la fin décembre), occasion de réjouissances où toutes les couches de la population participaient. Des légendes de fondation nous présentent aussi le roi comme faiseur de pluie. Et le décès d'un *mwami* manifeste, *a contrario*, la même importance vitale. Le deuil durait un mois et entretenait une véritable paralysie du pays. Le cadavre auguste, enveloppé d'une peau de taureau, était transporté vers le nord-ouest, à la lisière de la grande forêt de la crête (la Kibira),

1. P. TEMPELS, *La philosophie bantoue*, Paris, 1949.

2. Il faut distinguer les *baganwa* qui sont des membres de la famille royale exerçant un pouvoir de chef sur toute une région (mais il y a aussi des *baganwa* sans chefferie) au nom du *mwami*, et d'autre part les *batware* qui sont de simples Barundi (Batutsi ou Bahutu) administrant un groupe de collines pour le compte d'un chef (*muganwa*) ou parfois du roi lui-même sur ses *ivyibare*. Ces « administrateurs » sont appelés en général « sous-chefs ».

3. Les Anciens qui tiennent le bâton d'arbitrage (*intahe*) au cours des palabres.

à proximité de la frontière du Rwanda, là où est passé Baumann en septembre 1892. Là-bas des gardiens attitrés (du clan hutu des Abajiji) se chargeaient d'entretenir un enclos votif où le cadavre était desséché au-dessus d'un feu. Un ver, disait-on, sortirait de sa main droite ; on le nourrirait de lait, il deviendrait un lion : le rugissement de celui-ci serait le signal de la proclamation du nouveau roi. Celui-ci avait d'ailleurs été élu depuis longtemps par les sorciers et il était né, disait-on, avec des semences dans son poing droit. Quant aux enclos funèbres, ils étaient censés abriter les *mizimu* royaux ; un roi vivant ne pouvait pas les voir, mais il y envoyait des cadeaux. On voit que le roi représentait plus qu'un pouvoir politique : c'était une force vitale adorée comme telle ; ce royaume sans villes ni châteaux de pierre avait en fait ses capitales et ses palais, en matériau végétal, et le paysage agreste et bucolique du Burundi dissimulait un réseau politico-magique de bois sacrés et d'*ibigabiro* (restes d'enclos royaux), symboles de la maîtrise du pays par le *mwami*, avec l'aide d'Imana.

Baumann a donc rencontré en 1892 un peuple qui était, d'après ses descriptions, privé de l'ordre d'un État européen moderne, mais le tumulte qui l'entourait lui a fait, semble-t-il, prendre pour un chaos ce qui était une effervescence relativement délimitée. Les facteurs d'union (relations de clientèle de type archaïque, mentalité, croyances, monarchie toujours vivante) lui ont échappé.

## 2. Baumann vu par les Barundi.

Essayons de mieux comprendre les péripéties de ce voyage. L'enquête orale que nous avons entreprise depuis plus d'un an dans les différentes provinces du pays<sup>1</sup> nous a mené à plusieurs reprises dans des régions traversées par l'expédition Baumann. Mais il semble jusqu'ici qu'elle n'ait laissé de souvenirs relativement précis qu'en un endroit. Ailleurs ce sont d'autres expéditions militaires plus tardives qui ont en général laissé des traces. Mais cet endroit est des plus importants pour nous ; c'est la région où l'expédition s'est le plus attardée, à la fois le sommet et le tournant du voyage : la région de la source de la Ruvubu, dans l'actuel arrondissement de Kayanza. Les témoins les plus intéressants à ce sujet furent ceux interrogés dans les communes de Mparamirundi, Muruta, Buriza et Ijene. Comment avons-nous identifié Baumann dans leurs récits ? Nous posons très souvent la question sur les premiers souvenirs concernant

1. Nous tenons à remercier ici les autorités des ministères de l'Éducation nationale et de l'Intérieur du Burundi, ainsi que les autorités provinciales et communales pour la compréhension et l'activité avec lesquelles elles ont aidé ces travaux, ainsi que les étudiants de l'École Normale Supérieure de Bujumbura qui ont, en tant qu'interprètes, assuré le dialogue avec ces témoins.

l'arrivée des Allemands, sur ce que l'on raconte des premiers Européens parvenus dans la région. Et ces fois-là, ce ne fut pas le nom d'un missionnaire ou d'un militaire — habituellement cités<sup>1</sup> — qui vint à la bouche de plusieurs témoins, notamment des plus âgés, mais celui d'un certain « Bakari » :

« Le premier à pénétrer le pays fut un Blanc qui arrivait du Rwanda, venant du Rwanda, Bakari... »<sup>2</sup>.

« Le premier Blanc qui arriva dans le pays fut Bakari »<sup>3</sup>.

« Le premier Allemand que nous avons vu ici s'appelait Bakari »<sup>4</sup>.

« — Bakari était-il un Européen ? Un Allemand ?

— C'était un Blanc. Un Allemand. C'était un Blanc qui voyageait avec ses femmes et des vaches sans cornes »<sup>5</sup>.

Ce nom swahili est donc attribué à un Européen. Il peut s'agir d'une sorte de confusion avec le nom de l'interprète massaï qui fut, on l'a vu, tué dans la région. A moins que ce ne soit un surnom bâti à partir du verbe *gukara* ou *gukarira*, « être violent, dur ». Il est plus intéressant de relever les lieux où il est passé selon ces récits : Gitiba près de Busiga (Mugitiva chez Baumann), Busiga même, Kabuye (commune située entre celle de Busiga et celle de Rukago), Mbirizi, Kibaribari, Buhiga (Mbilizi et Uhiga de la carte de Baumann), — commune de Rukago — Mubuga et Kibayi le long de la Ruvubu, Busambo (au pied de Remera), Kimwamagana au sud-ouest de Remera en montant sur la crête. Nous retrouvons le trajet de Baumann.

Nous en retrouvons également les épisodes, malgré la confusion chronologique qui s'installe souvent dans les récits, comme on va le voir :

« Bakari venait du Bweru ; il a parcouru le pays et finalement il a abouti ici. Il est monté vers le haut<sup>6</sup> ; Ntawurishira l'arrêta, cherchant à le tuer. Mais lui,

1. Cités sous forme de surnoms en kirundi.

2. Nous indiquons les initiales du nom, puis du prénom (s'il existe), le nom de la colline d'origine et la date de l'enquête. B.P., colline Gitemezi, 5.1.1967.

3. S.A., colline Nkongwe, 3.1.1967.

4. N.M., colline Isongore, 12.7.1967.

5. B., colline Campazi, 21.7.1966.

N.B. : A son entrée au Burundi, Baumann était accompagné de 138 personnes (askari, Ruga-Ruga, porteurs), sans compter un certain nombre de Banyamwezi et de chasseurs d'éléphants, accompagnés eux-mêmes d'un certain nombre de femmes et d'enfants. L'une de celles-ci mit au monde un enfant près de la source de la Ruvubu. Quant aux « vaches sans cornes », elles désignent peut-être les ânes de Mascate que Baumann aurait utilisés comme bêtes de somme et que les Barundi n'avaient jamais vus. Sur ces aspects matériels, cf. BAUMANN, *op. cit.*, pp. 370-377, etc.

6. *Iyo ruguru* : *ruguru* en kirundi désigne souvent la région où réside le *mwami* et pas seulement les zones de haute altitude. Mais souvent aussi les deux coïncident.

il intervint et tua Ntawurishira, là à Busari. C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux »<sup>1</sup>.

« — Le Blanc en question est-il arrivé à la source de la Ruvubu ?

— Ce Blanc y est arrivé. Il est allé même au Rwanda. Il a déménagé pour aller vivre au Rwanda, il a suivi toute la Kibira<sup>2</sup>, et il est revenu là... Il est venu »<sup>3</sup>.

« Il [Bakari]. a exterminé les gens là-bas à Busambo, lorsque le gendre de Gisabo voulait lui barrer le passage pour le tuer. Alors il le fit tomber, il lui tira une balle ici, sur le front, sur chose [...] Ntawurishira. Il [Bakari] venait de Mbirizi. Il a d'abord exterminé les gens là-bas à Mbirizi dans les environs de Buhiga. Il poursuivit sa marche ; lorsque les gens affluaient au secours, il tua Ntawurishira aussi.

— Quel chemin a suivi Bakari ?

— A Mbirizi, il a massacré des gens, là à Mbirizi, à Kibaribari ; tu vois bien que c'est là qu'il a exterminé les gens. A son arrivée à Busiga les gens eurent peur de lui, finalement lorsqu'il est parvenu à Masama, là aussi on lui a barré le passage, il a encore fait des morts. Finalement il est parti pour revenir. Au lieu de prendre la direction du Nganzo<sup>4</sup> de Ntare, il est reparti, il a rebroussé chemin après avoir tué Ntawurishira »<sup>5</sup>.

« En arrivant, le premier à pénétrer le pays fut un Blanc qui arrivait du Rwanda, venant du Rwanda, Bakari, fils de Rumaliza, *umumarisha* (' le destructeur '). Le voici qui arrive venant de Gitiba. Alors le cri fut lancé : ' Venez, venez danser pour le *mwami* à Nyamizanga, Nyamizanga ! '. Nos pères étaient encore en vie. ' Chacun fait connaître sa famille et un autre en fait autant ', disaient-ils. Après, nous sommes allés à sa rencontre, c'est là aux *bigabiro* de Kabarore que nous avons exécuté des danses en son honneur. Alors il s'adressa à nous, Barundi, en ces termes : ' Je m'en vais à Bujumbura, quant à vous, retournez chez vous, votre *mwami* est en route et vous arrivera prochainement. ' Nous fîmes demi-tour vers la maison ; quant à lui, il reprit son chemin ; lorsqu'il arriva à Kibayi, les gens se battirent ; chez nous quatre personnes, quatre hommes furent saisis. Bakari les empoigna et les fit descendre jusqu'à Bujumbura ; Njanyimpaka, Mirango, Gasuku, Sheruja, tous les quatre furent emportés à Bujumbura. Ils ne sont revenus à Kibayi que lorsque le combat contre Kishirimuhatsi fut terminé. Et voici que Kishirimuhatsi dit à Ntawurishira : ' Ntawurishira, viens, tuons ces Blancs, et si nous en tuons, espérons que le *mwami* nous donnera une part du pays pour accroître cette région, puisque nous aurons tué les monstres. ' Ntawurishira de répliquer : ' *Senyogoza rije kuvikora kuri Banguza !* ' <sup>6</sup>. Voilà que Ntawurishira commence ; on tire sur lui une balle qui l'atteint au front, il tombe. Le pays, il le laissa à la fille de Gisabo, Umwirukazi. Le lendemain matin, ils prirent la direction de Bujumbura ; Bakari se mit en route pour Bujumbura. Au moment où il arriva à Bujumbura, dans l'Imbo, le

1. *Nico nibonera* (ou ailleurs *nivyo nabonye*) : formule toute faite, sauf cas spéciaux, pour dire que l'on vivait du temps des événements que l'on raconte.

2. La Kibira : grande forêt qui occupe du nord au sud les sommets de la crête Congo-Nil. On comprend que le voyageur longe d'abord cette épaisse forêt avant de la traverser.

3. B., colline Campazi, 21.7.1966.

4. *Inganzo* : tombeau royal, c'est-à-dire pour *Ntare* (Rugamba), le lieu-dit Buruhukiro.

5. B.A., colline Campazi, 21.7.1966.

6. Juron belliqueux émaillé de noms propres, intraduisible.



principal sous-chef était Kiyogoma et Rusavya et Mashara. Une fois à Bujumbura, il s'installa. Les gens alors allaient chez lui chercher les bonnes grâces<sup>1</sup>, tournaient les regards vers lui et n'allaient plus faire la cour chez Mwezi. Ils couraient après la civilisation des Blancs<sup>2</sup>, seulement chez Mwezi, ils n'y allaient plus »<sup>3</sup>.

« Le premier Blanc qui arriva dans le pays fut Bakari (ou Bakare). Il y avait déjà eu Rumariza. Celui-là passa à Mbiriso [*sic*] et arriva à Kibaribari, de Kibaribari jusqu'ici chez nous à Mubuga. On dansa pour lui. Il continua et campa à Busambo. Là il fut chassé par des flèches tirées par des troupes dirigées par Ntawurishira, le gendre du roi. Beaucoup de guerriers y moururent. Il continua et logea à Kimwamagana ; puis il arriva dans l'Imbo. Plus tard vint Kirima...

— Quelle impression les gens gardèrent-ils du premier Blanc qui arriva dans le pays ?

— On n'avait jamais vu de Blancs. Lorsqu'ils furent restés dans le pays, le roi se soumit à eux. Quand Bakare fut passé ici, on l'a oublié et d'autres Blancs sont passés trois ans plus tard. Après lui les gens disaient : ' Cet homme, on verra ce dont il est capable. ' Mais pour la première fois on disait qu'il y avait des étrangers, sans armes, accompagnés de filles [...] ' Venez, on va les chasser. Les femmes de nos pères en souffriront. ' Ceux qui s'opposèrent à Bakare périrent. Ils étaient accompagnés par des soldats noirs »<sup>4</sup>.

Nous avons reproduit intégralement ces extraits, révélateurs du style habituel des récits des vieux Barundi : de simples « nouvelles » (*amakuru*) sur le passé qui mettent en lumière quelques faits remarquables, mais laissent dans le brouillard l'évolution générale de la situation. On a noté le caractère moralisateur ou prophétique (*a posteriori*) de certains passages, les retours en arrière, la confusion avec des événements postérieurs (la mention de Bujumbura en fait foi). Mais derrière ces inévitables flottements on trouve un contenu fort intéressant.

#### a) *L'accueil royal.*

Les danses, les cris, les efforts pour se faire voir de Bakari rappellent les descriptions de Baumann. Mais Bakari apparaît comme « un roi » et non comme « le *mwezi* » pour la simple raison que Mwezi n'est pas mort. La succession de danses et de combats ne semble pas contradictoire aux yeux des témoins, comme si les réactions d'admiration et de peur allaient de pair à l'égard de cet étranger. Son caractère royal semble même justifié *a posteriori* (voir le troisième témoin) par l'instal-

1. *Kusaba* : prier pour demander, c'est-à-dire l'attitude fondamentale de l'inférieur à l'égard du supérieur, qui en est flatté. Au passif, *kusabwa*, être prié, est le rôle normal d'un roi. La devise des anciens rois du Burundi était : *Ganza sabwa!* (« Règne et sois imploré ! »).

2. *Ihizungu* : la réalité, le monde des *Bazungu*, c'est-à-dire des Blancs.

3. B.P., colline Gitemezi, 5.I.1967.

4. S.A., colline Nkongwe, 3.I.1967.

lation des Allemands à Bujumbura et leur domination sur l'Imbo : Bakari est censé avoir établi la royauté des « Abadagi »<sup>1</sup> au moins dans une partie du Burundi. Il est présenté aussi comme un précurseur immédiat de Kirima. Ce chef, venu du Bunyabungo, au sud-ouest du lac Kivu, se tailla dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle une principauté dans l'Imbo, puis sur la crête. Il reçut au début du XX<sup>e</sup> siècle l'aide des Allemands contre Mwezi. Mais lui-même se présentait comme un *mwami* descendant de Ntare Rugamba (le *mwami* du début du XIX<sup>e</sup> siècle) tout en utilisant des armes à feu, jouant donc sur le double tableau de la mystique royale et des engins modernes. L'idée monarchique apparaît alors au Burundi comme profonde, mais fantaisiste. Les sujets du *mwami* semblent prêts à reconnaître une nature royale à toute personne disposant d'une autorité exceptionnelle. Sur le plan chronologique cette comparaison confirme l'assimilation de Baumann et de Bakari, puisque celui-ci a précédé Kirima. Or l'installation de Kirima dans la plaine est contemporaine des premières expéditions militaires allemandes et d'un trafic de fusils venus de chez les Batetela révoltés du Congo, c'est-à-dire vers 1896-1897. Le troisième témoin est assez net à ce propos :

« — Ceux qui vous demandaient d'aller accueillir Bakari, étaient-ce des sous-chefs ou des chefs ?

— C'était encore sous Kanyamwanira ; nous y sommes allés pour accueillir ce Blanc même, Bakari. Nous le rencontrâmes à Kabarore ; c'est là que nous fîmes des exhibitions de danse.

— Kanyamwanira était-il sous-chef ?

— C'était un chef de Gisabo, c'est lui qui nous commandait. On ne parlait pas encore de lui [Kirima] au Burundi, il était encore à Bukavu<sup>2</sup> ; il n'était pas encore venu ici au Burundi. C'était sous le règne de Mwezi ; il régnait seul sur ce pays. Les vaches étaient presque toutes anéanties par la peste (*muriamo*)<sup>3</sup>. La variole a sévi après qu'il ait pris le pouvoir, après son arrivée à Bujumbura, l'arrivée de Bakari. La variole fit alors son apparition... »<sup>4</sup>

On voit combien Baumann s'était fait des illusions en croyant à la disparition de la monarchie et de Mwezi, et en imaginant une sorte de lutte tribale greffée sur cet interrègne. Mwezi Gisabo<sup>5</sup> règne, les

1. *Abadagi* [*abadagi* ou *abadadži*], c'est-à-dire les Allemands. Terme sans doute d'origine swahili.

2. Bukavu, la ville moderne, désigne dans la bouche du témoin la région du Bunyabungo.

3. *Muriamo* désigne l'épidémie de peste bovine qui a sévi au Rwanda et au Burundi vers 1890. Baumann a constaté aussi de nombreux cas de variole (*igituta*), en particulier dans l'est du pays (sud du Buyogoma et Kumoso) et sur les bords du Tanganyika. Cf. BAUMANN, *op. cit.*, p. 95 et 99.

4. B.P., colline Gitemezi, 5.1.1967.

5. Gisabo, le nom propre de Mwezi, désigne en kirundi laalebasse qui sert de baratte. On voit que Baumann a fait un contresens sur le mot « *makisavo* » (« visage pâle ») !

N.B. : Les Bami du Burundi portent successivement les quatre noms suivants qui composent un cycle : Ntare, Mwezi, Mutaga, Mwambutsa.

structures socio-politiques que nous avons évoquées précédemment sont en place, les gens accourent spontanément, mais les sous-chefs convoquent aussi les danseurs, comme c'est leur rôle, l'enthousiasme est mêlé de peur et nous retrouvons les mêmes pour acclamer et pour combattre, indépendamment de leurs origines ethniques<sup>1</sup>.

b) *Les combats.*

Les différents témoins évoquent la mort de certains de leurs compatriotes à l'occasion du passage de Bakari. Les « massacres » à Mbirizi ou Kibaribari peuvent correspondre à la fusillade des askari que Baumann décrit à propos de son trajet entre la Kanyaru et la Ruvubu. Les otages emmenés selon un témoin « à Bujumbura » peuvent être des prisonniers faits par les askari après la mort du Massaï Bakari, ou plus probablement des guides forcés<sup>2</sup>. De toute façon il est impossible de vérifier l'exactitude des noms. Les récits montrent un durcissement progressif de la situation : peur à Busiga, morts à Mbirizi, mais on danse encore à Mubuga<sup>3</sup> ; le conflit ouvert éclate à Busambo<sup>4</sup>. Cette fois les guerriers barundi veulent barrer la route à Bakari ; on tire des flèches sur ses hommes, mais le chef murundi Ntawurishira est tué d'une balle au front. On reconnaît l'accrochage raconté par Baumann à propos de sa remontée de la Ruvubu le 18 septembre. Mais le héros de la journée n'est plus le même : ce n'est plus l'interprète massaï Bakari, c'est Ntawurishira. Le rôle de ce dernier est très intéressant, non seulement par l'audace de son action contre Baumann, mais par sa situation dans la société rundi. Voici encore un témoignage à son sujet :

- « — Qui était Ntawurishira ?
- Il était gendre de Gisabo.
- Était-il le chef d'ici ?
- Il était chef (*muganwa*), il est arrivé avec la fille de Gisabo, lorsque celui-ci leur donna le pays de Busambo »<sup>5</sup>.

Une précision sur son origine : « Il mourut longtemps avant l'arrivée de Kirima. Ntawurishira était un Munyakarama »<sup>6</sup>. Il était donc *muganwa* au sens où il dirigeait une chefferie dans le nord du Mugamba au nom du *mwami* Mwezi Gisabo. Il n'est pas lui-même de la famille

1. Par exemple un témoin mututsi évoque abondamment les danses, tandis qu'un autre témoin, d'origine hutu, évoque la peur et le désir de résistance des Barundi.

2. Cf. BAUMANN, *op. cit.* p. 90.

3. Mubuga, près de la Ruvubu, un peu en aval de Busambo.

4. Busambo, lieu-dit au pied de la colline de Remera (commune Muruta) c'est là que se trouve aujourd'hui le tombeau de Mwezi Gisabo.

5. B., colline Campazi, 21.7.1966.

6. N.B., colline Rudehe, 3.1.1967.

royale, mais il est d'une excellente famille tutsi. Les Banyakarama constituaient, en effet, un des quatre clans (*imiryango*) où étaient choisies les épouses royales. Une des femmes de Mwezi, Ririkumutima, qui était une Munyakarama, jouera un rôle de plus en plus important à la cour en tant que mère du jeune Mbikije, intronisé *mwami* en 1908 sous le nom de Mutaga. Ntawurishira, quant à lui, avait épousé une fille de Mwezi<sup>1</sup>. Cette union l'anoblissait, faisait de lui un *mufasoni*, et Gisabo lui avait témoigné sa confiance en lui accordant une chefferie. Un témoin, dont le récit est malheureusement confus pour cette période, affirme que Bakari aurait pris comme otages trois sous-chefs dépendants de Ntawurishira : Biziraguteba, Nzogera et Mirango<sup>2</sup>. Mais quels sont les motifs qui ont pu amener ce petit chef de la crête à se dresser contre une expédition de 150 hommes ? C'est encore le témoin de la colline Gitemezi qui résume le mieux la situation :

« — Pourquoi Ntawurishira a-t-il cherché à s'opposer à lui ?

— Parce que c'était un monstre (*igisuka*) porteur de fléaux ; il voulait le tuer dans l'espoir de gagner en influence auprès de Mwezi, parce qu'il aurait tué un Blanc, mais celui-ci le devança et le tua »<sup>3</sup>.

Ntawurishira aurait donc agi par ambition et en ignorant sans doute l'efficacité des fusils (du moins celle des fusils allemands). Il voulait jouer au libérateur, à l'exterminateur de « monstres ». Cette façon de qualifier les premiers Européens est extrêmement fréquente dans la bouche des anciens Barundi ! Les Blancs étaient pour eux non seulement des étrangers, mais aussi des individus étranges par la couleur de leur peau et l'abondance de leur système pileux. Le surnom d'*ibisuka* désignerait en vieux kirundi des « êtres chevelus ». On peut relever d'autres surnoms analogues tels que *ibikomorano* (« ceux qui mordent ») ou plus simplement encore *ibikoko* (« bêtes sauvages »). Mais pourquoi faut-il attendre le 18 septembre pour que des Barundi entreprennent d'éliminer ce fléau qui s'abat sur eux ? Une autre considération doit être retenue : Ntawurishira, gendre de Mwezi, devenu chef par la faveur royale, est désireux, semble-t-il, de se faire remarquer par le *mwami*. D'autre part les gens de la crête ont peut-être entendu parler des esclavagistes arabes, certains ont repoussé leurs raids (Baumann évoque à ce sujet, on l'a vu, les mauvais souvenirs des gens de Rumaliza) et le surnom de Bakari fut peut-être inspiré

1. Umwirukazi, nom cité par B.P., colline Gitemezi, peut être celui de cette fille. Il s'agit aussi d'un nom relatif à une famille hutu. Mais ici on peut se rappeler qu'une des filles de Mwezi s'appelait Muhutukazi (MEYER, *op. cit.*, p. 191). Une autre pouvait se nommer Umwirukazi.

2. Ce rapt se serait fait à Gitwe. Cette colline n'est pas éloignée de Kibayi cité par un autre témoin (cf. *supra*) pour l'affaire des quatre otages. Noter chaque fois le nom de Mirango. Gitwe et Kibayi sont près de la Ruvubu, dans la région de Gatara. Ce témoin-ci est M.A., colline Rwagongwe, 4.1.1967.

3. B.P., colline Gitemezi, 5.1.1967.

(en troisième hypothèse) par le nom du représentant de Rumaliza dans la plaine de la Rusizi<sup>1</sup>. La résistance de Ntawurishira est donc une illustration de l'esprit d'indépendance des Barundi de ce temps et en particulier de ceux du Mugamba, des bastions montagneux où se trouvaient les résidences royales, *Haruguru* (« Là-haut, du côté du *mwami* »). Nous sommes à l'opposé de la thèse de Baumann sur les réactions d'aristocrates hostiles à la monarchie. Quant aux luttes de factions qu'il imagine, elles semblent aussi hypothétiques. Le cours supérieur de la Ruvubu relève de la chefferie de Ntawurishira, mais la région des tombeaux (Buruhukiro, Inganzo Kuru) ne dépend que des gardiens Banyange qui sont issus du clan hutu des Abajiji. Baumann ne baptise-t-il pas légèrement tous les guerriers (y compris ceux qui attaquent de nuit à Unyange)<sup>2</sup> du nom de « Watussi » ?

Si la dénomination de « *Missosi ya Mwesi* » a jamais été employée, elle ne peut avoir qu'un sens : elle désignerait la région la plus fidèle, la plus proche du roi et qui ne se laisse pas détacher de lui, celle où l'autorité royale est présente en la personne de son gendre et par les tombeaux de ses ancêtres. Quant au passage de Bakari il est raconté soit avec fierté (car il est parti très vite vers l'Imbo, comme s'il avait eu peur), soit avec fatalisme (car il a été le premier de toute une série). Cela nous rappelle l'alternance des réactions de docilité crédule ou d'agressivité décrite par Baumann. Mais dans tous les cas l'Européen a alors quelque chose de merveilleux et de terrible à la fois qui donne à Bakari une auréole de légende.

### 3. *L'expédition Baumann dans la mentalité des Barundi.*

Cette double série d'informations nous a donné le double point de vue, européen et africain, sur cet événement précis. On peut essayer maintenant de le situer dans le rythme historique propre du Burundi.

L'arrivée de Baumann n'est pas une restauration puisque le « tambour »<sup>3</sup> du Burundi n'a pas été renversé et que le vieux Mwezi Gisabo règne bien sur son pays comme du temps de Burton et de Stanley. Mais elle fait figure d'apparition d'un « faux *mwami* ». Cela peut se comprendre si on considère les calamités qui ont endeuillé les dernières années de son règne : une éclipse de soleil dans les années 80, des vols de sauterelles, des sécheresses et des disettes, la peste bovine entre 1890 et 1892, l'installation des Arabes dans la plaine surtout depuis l'arrivée de Rumaliza à Ujiji<sup>4</sup>, l'arrivée des

1. BAUMANN, *op. cit.*, p. 94.

2. *Ibid.*, pp. 89-90.

3. *Ingoma* en kirundi désigne à la fois le tambour et le royaume.

4. Mais il a été repoussé sur la crête en 1884 et en 1886. Cf. VAN DER BURGT, *op. cit.*, p. 65, art. : « Histoire ».

Blancs sur le rivage du lac Tanganyika (Stanley et Livingstone en 1871, Stanley en 1876, des missionnaires à Rumonge en 1879-1881)<sup>1</sup>. Tout cela a déconsidéré le *mwami* dans la mesure où celui-ci est le protecteur du pays et en quelque sorte le garant de sa bonne santé. On comprend que les dissensions aient été favorisées et que la population ait été prête dans certains cas à reconnaître un nouveau *mwami*. Il y eut en effet des faux *mwezi* qui se déclarèrent<sup>2</sup>. Beaucoup d'Européens qui traversèrent au début le pays furent l'objet d'un accueil analogue à celui de Baumann : le R.P. Van der Burgt par exemple, en août 1896, dans le Buyogoma<sup>3</sup>.

Le passage de Baumann au Burundi est à replacer dans cette atmosphère. Il entre au Burundi au mois de septembre, c'est-à-dire à la fin de la saison sèche. Il en décrit d'ailleurs les paysages caractéristiques :

« Le 6 septembre nous quittons le Nil, couvert de légers brouillards matinaux, et nous pénétrons dans un pays vallonné et couvert de prairies, dont les innombrables petites vallées sont remplies de papyrus [...] Presqu'aucun arbre ni aucun buisson n'est visible sur les *prairies en partie brûlées*, et les villages, entourés de leurs frondaisons de bananiers et de ficus aux feuilles brillantes [...] se détachent, semblables à des îles de couleur vert foncé sur les *étendues jaun-brun* »<sup>4</sup>. (C'est nous qui soulignons).

Nous sommes à une période critique de l'année, surtout dans les régions relativement sèches du nord-est du pays, où l'on attend avec impatience l'arrivée des premières pluies. Baumann signale les premières averses quinze jours plus tard sur la crête<sup>5</sup>. Son voyage est en outre contemporain, on l'a vu, d'une épidémie de variole dont on a encore gardé le souvenir.

C'est, en effet, en puissant personnage qu'il est accueilli : les danses symbolisent l'honneur qu'on veut lui faire, les déplacements de foules amènent à lui une énorme « clientèle ». On assiste à une de ces manifestations de la mobilité des Barundi bien décrite par Trouwborst<sup>6</sup>. Au moindre prétexte on va rendre visite à un parent, un ami, un « patron », on va assister à une fête de famille ou à une palabre judiciaire, on se rend chez un sous-chef ou un chef, on va mener les vaches dans une zone plus humide... Cette fois les sons de trompe et les cris convoquent la foule à accompagner un visiteur de marque, un roi : « Venez, venez danser pour le *mwami* ! ». On va se présenter à lui :

1. Sur cette affaire, cf. J. PERRAUDIN, *Naissance d'une Église. Histoire du Burundi chrétien*, Bujumbura, 1963, pp. 27-34.

2. Cf. VANSINA, *op. cit.*,

3. VAN DER BURGT, *op. cit.*, p. 13, art. : « Astronomie ».

4. BAUMANN, *op. cit.*, p. 79.

5. *Ibid.*, p. 90.

6. A. A. TROUWBORST, « La mobilité de l'individu en fonction de l'organisation politique des Barundi », *Zaire*, XIII, 8, 1959, pp. 787-800.

« Chacun fait connaître sa famille »<sup>1</sup>. On va le « prier », quémander ses bonnes grâces, lui faire la cour en un mot, c'est-à-dire *kusaba*<sup>2</sup>. C'est l'attitude normale à l'égard d'un supérieur. C'est une vraie fête qui s'organise : la bière de sorgho (le pombè de Baumann)<sup>3</sup>, dont c'est encore la grande saison, et peut-être aussi celle de bananes, coulent à flots. Du bétail est abattu et de la viande distribuée<sup>4</sup>. Cette consommation de bière et de viande est le signe de très grandes festivités. Baumann en est le prétexte, et en même temps cette grande et enthousiaste communion collective porte témoignage de son pouvoir royal. On l'invite à régner : « *Ganza mwami!* », on invoque en lui une « amulette source de vie » (*ibiheko bizima*). Dès le premier jour les Anciens lui avaient apporté un épi de sorgho (la plante sacrée de l'*umuganuro* royal) et un mouton couronné de feuillage (l'animal tabou et quasi sacré lui aussi, dont la viande n'est pas consommable).

Mais cet enthousiasme a quelque chose d'ambigu. Les autorités semblent à la fois présentes en la personne des Anciens et de ceux qui organisent les danses et les déplacements de la foule (sans doute des *batware*). Mais elles sont discrètes. Au pays du Tambour, Baumann affirme : « Le tambour est inconnu »<sup>5</sup>, alors que cet instrument est par excellence celui du pouvoir. D'autre part, les Barundi sont secrètement armés, la pointe de la lance cachée dans des feuillages<sup>6</sup>. « Bakari » est observé. On se rappelle à ce propos l'expérience de Stanley sur la côte rundi du lac Tanganyika en 1871 : alors qu'il s'était arrêté un soir avec Livingstone au nord de Rumonge, ils furent l'objet d'une série de visites chaleureuses qui se révélèrent être une sorte d'espionnage préalable à une attaque éventuelle<sup>7</sup>. Les expéditions allemandes seront aussi souvent accompagnées par des gens venus observer les forces de l'Européen et deviner ses intentions. L'ignorance du rôle des fusils à l'intérieur du pays et l'étonnement provoqué par cette expédition « sans armes » et accompagnée de femmes ont peut-être favorisé la naissance d'un respect sacré à l'égard de Baumann. En tout cas des témoins ont évoqué le fatalisme avec lequel était jugé son passage : « Cet homme, on verra ce dont il est capable »<sup>8</sup>. Les combats sont comme des épreuves et rétrospectivement ses succès

1. Cf. le témoin de la colline Gitemezi.

2. L'emploi de ce verbe est très étendu. On a vu sa signification dans le contexte monarchique. Mais il désigne tous les rapports hiérarchiques et il est significatif d'entendre des gens des collines continuer à dire aujourd'hui, en parlant d'un élève qui étudie en ville, qu'il est parti « chercher les bonnes grâces » (*kusaba*) des *Bazungu* (Européens).

3. BAUMANN, *op. cit.*, p. 219.

4. *Ibid.*, p. 86.

5. *Ibid.*, p. 224.

6. *Ibid.*, p. 83.

7. STANLEY, *op. cit.*, pp. 382-383.

8. Cf. le témoin de la colline Nkongwe.

font de lui (Bakari) en quelque sorte le premier des rois de la colonisation allemande. Les sentiments de la foule semblent donc avoir été très mélangés, si on en juge tant d'après Baumann que d'après les témoins oraux : l'enthousiasme et la peur du monstre, la fête et les violences. Et tout retombe d'un seul coup, la foule s'évanouit. A la première pluie ? Aux premières salves (celles de Busiga, Busambo, Bunyange) ? A la première directive de chefs plus conscients du caractère dangereux de l'affaire ? Ce feu de paille qui s'éteint aussi vite qu'il s'était allumé rappelle les grandes « émotions » populaires du monde médiéval, liées à des phénomènes naturels et alimentaires et aux sautes d'humeur de la psychologie collective.

« Bakari » présente bien des aspects d'un pseudo-*mwami*. Il fait même figure de précurseur dans l'histoire du Burundi de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Il profite à la fois des croyances populaires et de sa force d'Européen (armes à feu, informations plus larges). Ce n'est pas un hasard si nos témoins parlent aussitôt après lui de Kirima (ou Kilima), le conquérant venu du Bunyabungu. Kirima aussi avait des armes à feu, des cotonnades, des informations sur l'extérieur, lui aussi est venu des frontières et il est monté à l'assaut de la crête, lui aussi a fait l'objet de grandes fêtes et il a réussi à établir son pouvoir, à travers maintes péripéties, sur le nord-ouest du pays jusqu'à l'arrivée des Belges<sup>1</sup>. L'Afrique centrale a connu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle une série d'aventuriers qui, jouant sur tous ces tableaux, ont établi leur empire aux dépens de vieilles royautés traditionnelles. Un exemple connu est celui du Munyamwezi Msiri installé au Katanga à la place du vénérable Kazembè<sup>2</sup>.

On voit que l'aspect géographique ne peut être négligé. Ces phénomènes politiques se situent à la périphérie du royaume : Kumoso et Buyogoma, Imbo, Bugesera-Bweru. Baumann en particulier se fait acclamer au sud du Bweru. Cette région est alors une des plus distantes à l'égard du *mwami*. *Ntare* Rugamba, prédécesseur de Mwezi Gisabo, avait en effet placé à la tête de chaque grande province un de ses fils. Or Ndivyariye, auquel avait été confié le Nord-Est, fut en butte à la haine de Gisabo ainsi que ses fils Nasango, Sebanani, Bitongore. A l'époque, c'est Kanugunu, fils de Nasango (tué sur ordre de Mwezi), et Busokoza, fils de Sebanani, qui sont les principaux chefs au Bugesera-Bweru. Ils sont pratiquement en état de rébellion<sup>3</sup>. Cette attitude aurait-elle été possible si la région n'avait pas été si éloignée du centre du Burundi, à la frontière du Rwanda et du Bushubi ? Il ne faut pas oublier que Mwezi était pratiquement invisible, qu'il ne quittait

1. Sur Kirima, cf. MEYER, VANSINA, SIMONS (*op. cit.*).

2. Cf. J. VANSINA, *Les anciens royaumes de la savane*, Léopoldville, 1965, pp. 161-173.

3. Cf. SIMONS, *op. cit.*; MEYER, *op. cit.*, et nos enquêtes personnelles.



jamais ses enclos (*ingoro*) de la région de Muramvya, que ses sujets ne le voyaient jamais<sup>1</sup>. On comprend, devant un tel mystère, que la soif de protection royale des sujets les plus éloignés se soit reportée sur des imposteurs (volontaires ou involontaires), sans provoquer, au début, de réaction de la part de chefs eux-mêmes rebelles. On opposera à cette situation l'attitude des gens du Mugamba, c'est-à-dire, on l'a vu, du cœur du royaume, de la région loyaliste par excellence.

Ce voyage illustre la confrontation de deux univers. L'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la mise du pays en cartes, les projets des chancelleries, les calculs d'avenir des grandes compagnies, les interprétations « historiques », le survol de l'explorateur. L'Afrique du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la propagation de rumeurs étranges, la mystique royale, les préoccupations du moment, le sens du destin, les mouvements d'humeur, tout cela dilué de colline en colline. Dès le départ nous remarquons un quiproquo fondamental qui éloigne le schéma simpliste de la « civilisation européenne venant éduquer » des peuples passifs. Certes Baumann découvre, selon lui, un peuple « primitif » dont il prévoit l'intégration dans les cadres du monde colonial. Mais les Barundi ont, eux, « découvert » un monstre dont les intentions sont intégrées dans le cadre des mythologies nationales, un peu à la manière des Indiens d'Amérique accueillant les conquistadores.

1. L'ouvrage du P. VAN DER BURGT, paru en 1903, le considère toujours comme invisible ! Mais une rencontre aura lieu cette année même avec les Européens.